

Cinquante ans

Bulletin de la Société historique de Bellechasse

Vol. 25 - n°4 - automne 2013 7\$





Conseil d'administration

président: Jean-Pierre Lamonde 418 887-3761
lamondej@globetrotter.net
vice-président: Pierre Prévost 418 882-3528
pierre.prevost@globetrotter.net
trésorière: Gisèle Lamonde 418 887-3761
gisele.lamonde@globetrotter.net
secrétaire: Michel Tardif 418 882-2402
micheltardif@rocketmail.com
Lise Fleury-Gosselin 418 887- 4087
fleuryl@globetrotter.net
Réjean Bilodeau 418 789- 3664
Rejean.bilodeau@hotmail.ca
Paul St-Arnaud 418 884-4128
paulst-arnaud4@gmail.com
Yvan De Blois 418 883-3056
ydeblois@globetrotter.net
Robert Tessier 418 804-0626
tessierrobert@videotron.ca
Claude Gignac 418 789-2990
claudegignac@hotmail.ca

Membres d'honneur

0006 André Beaudoin
0008 Claude Lachance
0016 Fernand Breton
0019 Benoît Lacroix
0038 Claudette Breton
0162 Charles-Henri Bélanger
0131 Conrad Paré
Pierre Lefebvre

Territoire

Armagh, Beaumont, Buckland, Honfleur, La Durantaye, Saint-Anselme, Saint-Charles, Sainte-Claire, Saint-Damien, Saint-Gervais, Saint-Henri, Saint-Lazare, Saint-Léon-de-Standon, Saint-Malachie, Saint-Michel, Saint-Nazaire, Saint-Nérée, Saint-Philémon, Saint-Raphaël, Saint-Vallier.

Responsable de la publication: Société historique de Bellechasse

Rédacteur en Chef : Jean-Claude Tardif (jc.tardif@videotron.ca)

Équipe éditoriale : Pierre Prévost, Claude Gignac, Jean-Pierre Lamonde, Yvan De Blois et Michel Tardif.

Inscription et renouvellement : Lise Gosselin

Révision des textes : Louise MacDonald

Graphisme : Julien Fontaine - julien.fontaine278@gmail.com



Couverture: Saint-Henri
Photo de Paul Saint-Arnaud

Cotisation annuelle: 25 \$

Adresse postale: 8, avenue Commerciale, Saint-Charles, GOR 2T0

Courriel: redaction@shbellechasse.com

Site Web: www.shbellechasse.com

Dépôt légal:

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2006
ISSN D381 079

Les textes publiés dans cette revue sont la responsabilité de leurs auteurs.

Le masculin est utilisé sans aucune discrimination et uniquement dans le but d'alléger le texte.

La rédaction se réserve le droit d'adapter les textes pour leur publication. Sauf exception, Au fil des ans est publié quatre fois l'an.

La Société historique de Bellechasse, incorporée en 1985, est membre de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec.

Présentation

Voici un numéro spécial dédié à Saint-Henri. Une véritable encyclopédie de connaissances sur une des plus anciennes communautés bellechassoises. Tout ce travail est le résultat d'un chercheur attentif à sa localité. Michel Tardif a en effet déjà produit un numéro spécial sur la famille et la Maison Couët (*Vol 17 – No 4, automne 2007*). Saint-Henri a tellement de raisons de nous surprendre. Je ne désire que vous souhaiter une bonne lecture.

Je tiens par ailleurs à corriger des erreurs que j'ai faites dans l'article du précédent numéro sur Léo Doiron, accordéoniste de Saint-Raphaël. À la page 5, si on fait le calcul, on pourrait penser que monsieur Doiron a 79 ans. Il convient de le rajeunir de 3 ans, car il est né en 1937. À la page 7 et 8, il faut corriger le nom de Sabin Jacques au lieu de Robin Jacques. À la page 6, il faut corriger le nom de Philippe Bruneau au lieu de Bonneau et Jos Bouchard est un violoniste et non un accordéoniste. Toutes mes excuses.

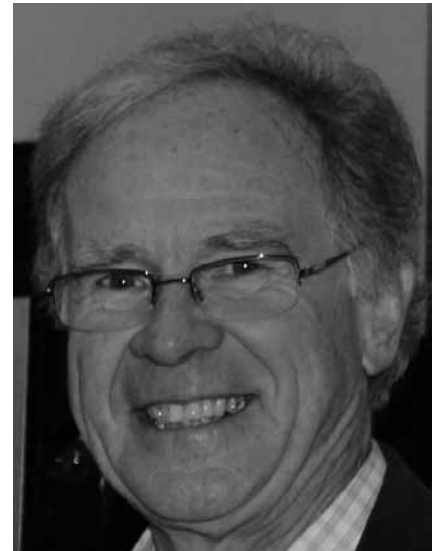
Jean-Claude Tardif
Rédacteur en chef

Sommaire

Présentation	2
Sommaire	2
Au fil des mois	3
Saint-Henri : 1731-2013	4
La Commission scolaire de Saint-Henri	11
Alfred Tremblay (1887-1975) - Explorateur de l'Arctique	13
Le Comte Philippe Adélard Nicol (1881-1940)	14
Vénérande Morin (1832-1929)	15
Dame Yvonne Couët - Une vie d'écrivaine	16
Maison Couët - Bureau de Poste de 1882 à 1957	17
Saint-Henri et le trésor de l'intendant Bigot Faits historiques et oralités	17
Les moulins de Saint-Henri	19
Louis Jobin, statuaire au cœur de Saint-Henri	21
Un trésor muséal ... au cœur de Saint-Henri	23
Les croix de chemin de Saint-Henri	28

Au fil des mois

Par Jean-Claude Tardif



- Le 3 août, *Le Soleil* publie un reportage intitulé « Mythes et vérités sur les Filles du Roi » (pp. 16-17).
- Le 4 août, la Fabrique de Saint-Philémon a rendu hommage aux Soeurs de la Charité de Saint-Louis. (*La Voix du Sud*, 14 août 2013, p. 9).
- La MRC de Bellechasse a fait un appel aux photographes pour illustrer la Cycloroute de Bellechasse (*Le Tour des ponts*, 26 août 2013, p. 39).
- Le 28 août *Le Peuple Lévis* annonce qu'une application pour téléphone intelligent est désormais disponible dans 5 municipalités de Bellechasse sous la forme d'un circuit touristique du littoral mettant en valeur l'histoire et le patrimoine local. (*Le Peuple Lévis*, p. 10).
- Le 28 août, *Le Peuple Lévis* rapporte le succès obtenu par Saint-Vallier pour commémorer les 250 ans de la pendaison de Marie-Josephte Corriveau. (*Le Peuple Lévis*, p.13).
- Le 5 septembre, la MRC et la SHB ont inauguré le parcours touristique « Deux voies ferrées historiques » de la Cycloroute de Bellechasse. (*Le Tour des ponts*, 30 septembre 2013, p. 21).
- Le 17 septembre, *Le Journal de Lévis* publiait un insert de quatre pages sur Guillaume Couture, texte écrit par le président de la Société historique de Bellechasse, Jean-Pierre Lamonde (*Le Journal de Lévis*, 17 septembre 2013).
- Le 21 septembre, la Société du patrimoine de Sainte-Claire tient un souper-bénéfice (*La Voix du Sud*, 14 août 2013 et 2 octobre 2013, p. 14).
- Le 25 septembre, *La Voix du Sud* publie un encart de 2 pages sur la 7^e édition du Gala Bellechasse. (*La Voix du Sud*, p.19).
- Le 25 septembre, le *Journal de Lévis* annonce que la cage de la Corriveau débarque à Lévis (*Journal de Lévis*, p.19).
- Le 28 septembre, la Société historique de la Côte du Sud a tenu à La Pocatière une activité sur la venue au pays des Filles du Roi et la commémoration du 350^e anniversaire de l'événement.
- Le 30 septembre, La cage de la Corriveau fait parler d'elle. (*Le Soleil*, p.5).
- Le 2 octobre, *Le Soleil* rapporte qu'il existe « Des preuves fortes pour la cage de la Corriveau ». (*Le Soleil*, p. 14).
- Le 9 octobre 2013, *La Voix du Sud* fait état de l'expertise faite sur la cage de la Corriveau exposée au Centre des Congrès de Lévis. (*La Voix du Sud*, p. 3 et *Le Peuple Lévis*, 9 octobre 2013, p.28).
- Le 12 octobre, *Le Soleil* fait état de la nouvelle à l'effet que Soeur Élisabeth Turgeon, originaire de Beaumont, vient d'être reconnue Vénérable, étape avant la béatification de la fondatrice de la Congrégation des Soeurs du Saint-Rosaire (*Le Soleil*, p. 35).

Saint-Henri : 1731-2013

Par Michel Tardif

C'est un grand plaisir pour moi de vous parler de la municipalité de Saint-Henri, la plus belle à mes yeux! Je vous relaterai, sommairement, quelques aspects moins connus de la riche histoire de cette municipalité, de ses origines à aujourd'hui.

Un peu d'histoire

Le nom Saint-Henri évoque monseigneur Henri-Marie du Breuil de Pontbriand, évêque de Québec, qui était reconnu comme un homme d'une très grande tolérance. Cependant, le patron de Saint-Henri est le roi Henri II, duc de Bavière puis souverain d'Allemagne, et finalement empereur de Rome. Il fut canonisé en 1146 et son épouse Cunégonde, en 1200. Leurs statues sont présentes dans l'église. La fête de la saint Henri est célébrée le 15 juillet.

Les origines

C'est vers 1715 que des colons commencent à fréquenter le secteur de Saint-Henri et, selon les preuves que nous avons, c'est à partir de 1731 que des familles s'installent dans le secteur qu'on appelait à l'époque Côte Ste-Geneviève de Saint-Henri, le secteur des Îles. Ce secteur est occupé de façon prioritaire de 1731 à 1782. C'est en 1731, près des îles de la rivière Etchemin, à quelque neuf kilomètres du fleuve Saint-Laurent, que le territoire de Saint-Henri commença à être défriché par les familles Larose, Tardif, Bussièrès, Bernier, Lachance, Blouin et Laflamme. Le côté du trait-carré se développa parallèlement avec les familles Vermette, Blais, Morin, Fontaine, Dubois, Deblois, Beauchamp, Blanchet et Nadeau. (Cette date est fixée à partir d'une déclaration contenue dans les *Édits et ordonnances*, volume 11, page 378).

Outre les Belleau dit Larose, Sainte-Foy donna à Saint-Henri Pierre Tardif et son fils Guillaume.



Pierre située au 1078, chemin des Îles

Pierre était le petit-fils d'Olivier Le Tardif, le fameux interprète de Samuel de Champlain aux premiers temps de la colonie. Ces colons formèrent le noyau de la population de Saint-Henri jusque vers 1746. On dénombrait alors 60 habitants près des Îles. Ce lieu était appelé Village Sainte-Geneviève à la Côte St-Henry en l'honneur de la tante de monsieur Étienne Charest, seigneur de la seigneurie-de-Lauzon. C'est aussi en 1746 qu'on construisit un moulin (moulin Charest, près des chûtes Domrémy) pour assurer une certaine subsistance aux 60 colons déjà établis. À l'époque, Saint-Henri englobait le territoire de Pintendre.

Dans un autre coin historique du vieux Saint-Henri (le rang Saint-Jean-Baptiste) existait dès 1716 un petit chemin tortueux qui traversait les bois depuis Lauzon jusqu'à Saint-Gervais. Vers 1820, il y avait dans le rang Saint-Jean-Baptiste un petit bourg d'une trentaine de maisons. On y trouvait notamment un bureau de notaire, un atelier de paniers tressés, une ferblanterie, une forge, et deux ou trois magasins généraux. Durant l'été, une tribu d'Amérindiens séjournait régulièrement sur les rives de la rivière Etchemin à l'embouchure du ruisseau à la Scie. Il y avait aussi un important hôtel, un cabaret où l'on vendait de l'alcool, une grande école dans la résidence de Louis Tanguay et une écurie pour les chevaux des nombreux voyageurs. La construction du chemin de fer, le Grand Tronc, vers 1856, marqua la fin de ce centre urbain. Carrier Jonction connut alors une vie très active, on y retrouvait des tavernes, plusieurs magasins et de nombreuses résidences aux abords de la voie ferrée.

Un premier prêtre

Le premier prêtre à desservir la paroisse fut l'abbé Mercereau en 1749. La première messe fut dite à la résidence des premiers colons par l'abbé Joseph-Marie Morand le 7 avril 1750 et, par la suite, en alternance toutes les trois semaines par les abbés Mercereau, Morand et d'Youville.



L'abbé L. J. Mercereau

C'est le 16 avril 1750 que Mgr de Pontbriand confirma l'abbé Mercereau dans ses fonctions de premier missionnaire du village Sainte-Geneviève à la Côte St-Henry. L'abbé

Mercereau est considéré comme le fondateur de la paroisse.

La première église

Le 23 avril 1750, l'évêque approuvait la construction d'une chapelle-presbytère sis au lieu dit à la côte St-Henry, près de la rivière Etchemin, à proximité des Îlots. La bâtisse mesurait 45' X 30' et était surmontée d'un clocheton. Ses fenêtres étaient quadrillées. Du côté arrière, donnant sur la rivière, trônaient deux rangées de lucarnes, l'une au-dessus de l'autre. Ses murs de pierres étaient épais de 3 pieds et recouverts de crépis blanchi à l'intérieur. L'étage supérieur servait de presbytère et la chapelle occupait le bas. À l'entrée, une large porte cintrée en bois. Deux grandes cheminées de pierres avec larges foyers siégeaient à chaque extrémité de la bâtisse. De l'entrée, on voyait l'escalier tournant menant à l'étage du presbytère, au sud la petite pièce servant de sacristie comme en fait foi la petite armoire, puis de l'autre côté, au nord, une grande porte donnant sur la chapelle où était dressé un petit autel. La pierre d'autel est conservée dans les voûtes de la sacristie de l'église actuelle, sous les registres. Dans la chapelle, un plancher de planches de pin de 8 à 10 pouces de largeur accueillait 16 bancs de neuf places chacun, un confessionnal et une

petite cloche. En gravissant l'escalier, à l'étage, on retrouvait le presbytère et ses quatre chambres avec garde-robe et un passage les reliant.

La chapelle servit au culte de 1752 à 1782. Un cimetière fut établi de l'autre côté du chemin, vis-à-vis la chapelle où s'élevait une grande croix et où plusieurs de nos ancêtres ont été inhumés. Les corps furent exhumés en 1801 et transportés dans le cimetière actuel. Cette chapelle historique qu'ont connue nos premiers ancêtres pionniers et défricheurs en terre de Saint-Henri existait encore en 1960, mais elle est aujourd'hui disparue. Une plaque commémorative est érigée sur le site de sa construction.

Les événements de 1759

Lors de la conquête, Saint-Henri subit de grands troubles. Les Anglais pillèrent tout et les animaux furent tous tués. Une affiche fut installée à la porte de l'église-presbytère dans le chemin des Îles du 25 au 27 juillet 1759 par M. J. Dalling. À la suite de ces grands troubles, Saint-Henri ne comptait plus que 24 habitants. Sur l'affiche on pouvait lire :

« Son Excellence, piqué par le peu d'égards des habitants du Canada, a résolu de ne plus écouter les sentiments d'humilité qui le portait à soulager des gens aveuglés par leur propre misère. Les Canadiens se montrent par leur conduite indignes des offres avantageuses qu'il leur faisait. C'est pourquoi il a donné ordre au commandant de ses troupes légères et aux autres officiers de s'avancer dans le pays pour y saisir et amener les habitants et les troupeaux, et y détruire et renverser ce qu'ils jugeront à propos. Au reste, comme il se trouve fâché d'en venir aux barbares extrémités, dont les Canadiens et les Indiens, leurs alliés, lui montrent l'exemple, il se propose de différer jusqu'au 1^{er} août prochain du sort des prisonniers qui peuvent être faits, avec lesquels il usera de représailles, à moins que pendant cet intervalle, les Canadiens ne viennent à se soumettre aux termes qu'il leur a proposés et par leur soumission, toucher sa clémence et le porter à la douceur. »

À Saint-Henri, le 25 juillet 1759. (Paris document – Collection de New York, p. 100.)

Paroles insidieuses et mensongères puisque l'ordre de tout saccager avait déjà été donné depuis 24 heures. Le jour même où Dalling se dirigeait vers Saint-Henri, le colonel Fraser se rendait dans les seigneuries de la Côte-du-Sud où tout fut passé à feu et à sang. Wolfe ordonna de mettre le feu à toutes les paroisses depuis la chute Montmorency jusqu'au Cap-Tourmente. Il fit subir le même sort aux paroisses de La Malbaie, Baie Saint-Paul, Saint-Nicolas et Sainte-Croix de Lotbinière. L'Île d'Orléans fut incendiée d'un bout



Première église-presbytère, photo prise vers 1900



Vue arrière des ruines de la vieille chapelle en 1945

à l'autre, ainsi que Beauport et l'Ange-Gardien. En choisissant la nuit pour commettre ces ravages, cela augmentait l'effet d'horreur car on pouvait voir les incendies sur les deux rives du fleuve et partout dans les campagnes le ciel était chargé d'une lumière jaunâtre et d'une odeur de fumée perceptible à des lieux à la ronde. Les femmes et les enfants étaient enlevés, les vivres et les bestiaux détruits. Plus de 400 maisons furent alors détruites lors de ce carnage. Souvent le plancher des maisons était arraché afin de devenir le plancher des tentes pour les soldats anglais.

Pendant ce temps, Québec subissait des bombardements incessants. Du 12 juillet au 5 août 1759, le Capitaine Knox écrivait que la ville de Québec avait reçu 4 000 bombes et 10 000 boulets. Partout à Saint-Henri comme dans les campagnes environnantes régnaient ruines et désolation. Toutes les personnes décédées lors de cette période furent enfouies à la hâte dans des fossés et près des chemins ou dans les bois. Imaginons simplement le désarroi de nos ancêtres, seuls, sans vivres, sans armes, sans toits, au milieu des bois entourés de ruines et abandons. Étaient-ils si différents de nous? Était-ce normal pour eux de vivre ainsi? Eh bien non, ce n'était ni normal, ni souhaité à cette époque. Comment imaginer ainsi un père, une mère et leurs enfants à la fin de l'été devant tout reconstruire avant l'hiver. Que d'efforts pour ce que nous sommes aujourd'hui.

De ces événements, Saint-Henri ne conserve aucun souvenir précis ni aucune marque distinctive. Rappelons-nous cependant que ce sont ces hommes et ces femmes qui, par leurs convictions et leur persévérance, nous ont permis d'être ce que nous sommes aujourd'hui. La fierté de nos ancêtres coule



2^e pont en face de l'église en 1900

encore dans nos veines. Soyons fiers de ce que nous sommes et de nos racines!

Saint-Henri se développe

Lors du recensement de 1762, 288 personnes habitaient Saint-Henri. Lors de celui de 1765, ce

chiffre était passé à 317 âmes. On y dénombrait alors 72 familles, 66 maisons, 7 900 arpents possédés, 648 minots semés, 61 chevaux, 49 bœufs, 99 vaches, 114 moutons, 106 cochons et 54 *jeune bétail* (*Histoire de la seigneurie de Lauzon, vol. II, 1898, p. 378*). Entre 1765 et 1780, certains de ces colons déménagèrent graduellement au site actuel du village de Saint-Henri. On peut encore y voir, au cœur du village, la Maison Couët, construite par Germain Beaudoin en 1769 sur une terre acquise en 1756 mesurant trois arpents de large, bornée à la rivière Etchemin, par trente arpents de profondeur et jouxtant, du côté nord, la terre de la fabrique.

Pour en connaître davantage sur la Maison Couët, consultez le volume 49, numéro 4, du Bulletin *Au fil des ans* de la Société historique de Bellechasse ; il porte essentiellement sur la famille et la Maison Couët.



Maison Couët en 1890 avec 6 érables plantés en 1877

En 1813, la population de Saint-Henri était déjà reconnue comme une des plus accueillantes et on y comptait à l'époque plusieurs familles anglaises, écossaises et irlandaises. D'où certains noms de lieux locaux, tel le Forpic. On compte encore de ces familles avec nous, telle la Famille Allen.

Érection canonique et municipalisation

Le rang Boisclair fut aussi, entre 1830 et 1860, un centre de développement important. On y retrouvait un médecin, une tannerie propriété de M. Hospice Marceau, un marché des produits de la ferme, une école comportant deux classes, un bureau de poste et plusieurs résidences bordant la rivière Etchemin. La construction d'un pont sur la place de l'église en 1861 ralentit considérablement le développement de ce centre. Avant la construction du pont, le rang Boisclair était la voie d'accès entre la Beauce et Lévis. Le nom de Boisclair viendrait de Lanouiller de Boisclair, grand voyer, lequel a tracé cette route dans les premières années de Saint-Henri. (Voir photo 5). La paroisse de Saint-Henri a été érigée canoniquement



Ferme de Jos Gosselin, chemin des Iles, aujourd'hui disparue, ph. prise en 1890.

le 25 mai 1833 et a obtenu le statut de municipalité-paroisse en 1855, de municipalité-village le 8 juillet 1913 et de municipalité Rivière Boyer le 25 juillet 1922. Ces deux dernières municipalités ont fusionné en 1976 pour former l'actuelle municipalité de Saint-Henri.

La municipalité a connu son premier essor grâce au passage du train du Québec Central à partir de 1873 et aussi par la construction de la gare pour accommoder habitants et voyageurs. Aujourd'hui, la vocation agricole et les industries forment le cœur de notre noyau économique et démontrent le dynamisme de Saint-Henri.

En 1877, le curé Jacques-Benjamin Grenier avait fait un sermon flamboyant sur l'importance de la préservation de l'environnement et de la plantation des arbres. Une vingtaine de citoyens avaient alors participé au projet par la plantation d'ormes et d'érables sur la place de l'église et sur les terrains de la rue Commerciale. Certains de ces arbres et leurs descendants sont encore présents aujourd'hui

Les événements de 1807

En l'année 1807, le gouverneur de la Colonie, désireux d'éprouver la loyauté des habitants, résolut de convoquer une partie de la milice. Cette mesure souleva bien des murmures dans certaines paroisses. La convocation de la milice de Saint-Henri, quant à elle, avait été fixée au mercredi 2 septembre à 10 heures du matin. L'adjutant Linière et les capitaines Charles Frémont et Thomas Taschereau précédèrent l'État-major pour aider à l'appel des miliciens et les mettre en rangs et en ordre. À leur arrivée, ils constatèrent que les officiers de la paroisse ne

l'avaient pas fait. Ils réussirent à les former en carrés, à trois de hauteur, près des trois marches de pierre de l'église. Les miliciens n'obéirent pas tous cependant, quelques-uns parlaient haut, refusaient de se taire et menaçaient l'adjutant de lui « sacrer » des coups de poing. D'autres semblaient du même avis. L'adjutant fit avertir l'État-major au presbytère, lequel se rendit sur les marches de l'église pour constater que ce groupe continuait le trouble et que quelques-uns d'entre eux criaient : « Allons-nous-en! On ne nous fera pas pire qu'à Saint-Gervais ». Le Colonel partit des marches de l'église et vint vers le centre du trouble. Il demande autour de lui le nom du principal acteur, sans pouvoir l'apprendre. Il demanda d'arrêter l'homme. L'adjutant et les capitaines entreprirent de le faire, mais un des mauvais plaisants s'avança avec le poing et les toucha. Il menaça le colonel pendant que cinq ou six autres arrachaient des pieux et se préparaient à toutes éventualités.

Le Colonel ordonna alors de relâcher l'homme et de prendre son nom et celui des autres faiseurs de troubles. Pendant ce temps, le Lieutenant-colonel et le Major, voyant que près de 20 % des miliciens voulaient s'en mêler, leur commandaient de ne pas rompre les rangs. Le Lieutenant-colonel leur criait « Tenez vos rangs, vous sauverez votre paroisse ». La grande partie inclina alors la tête, pour acquiescer et maintint le rang. Les belligérants quant à eux reculèrent d'un pas afin de s'exclure du rang. Les trois officiers se retrouvèrent alors sur la marche supérieure devant les miliciens de Saint-Henri. Le Lieutenant fit alors un discours très bien senti pour les circonstances. Après le discours, les miliciens

s'exclamèrent « Vive le Roi, Vive le Roi ». Jusqu'alors, l'état-major doutait sérieusement des dispositions favorables de la paroisse de Saint-Henri et craignait de voir se reproduire les événements survenus à Saint-Gervais dans les semaines précédentes. Bien que les instigateurs de Saint-Gervais ne furent pas importunés, les miliciens récalcitrants de Saint-Henri furent arrêtés dans les semaines qui suivirent et obligés de répondre de leurs actes devant la justice de l'époque.

On comptait parmi les gens arrêtés plusieurs personnes : Pierre Fontaine, Louis Gosselin, Germain Beaudoin fils, Étienne Bussières, François Dallaire, Étienne Poulin, Charles Poulin, Pierre Clèche, Louis Dion, Pierre Roy, François Fillion, Jean Lessard, Michel Gagné, Jean-Baptiste Boutin, Louis Perrin, Clément Plaisance, Pierre Morin, Jean Bussières, Ignace Royer, Benjamin Fouquet, Pierre Duperron, Charles Duperron, Jean-Baptiste Grégoire, Joseph Fontaine et Jean-Baptiste Lessard.¹

VOUS SOUVENEZ-VOUS ?

Un soir d'automne...

En octobre 1972, des profanateurs ayant fait quelques incursions malheureuses dans le cimetière de Saint-Henri, le vicaire de l'époque, l'abbé Laurier Morasse, décida de prendre les grands moyens pour faire cesser ces activités. Il s'adjoint les servants de messe de l'époque et ils décident ensemble de couper aux jeunes voyous l'envie de tout saccager. Par un soir sans lune et frais d'octobre 1972, ils s'installent derrière l'église, tapis dans le noir et munis de draps les recouvrant ainsi que de chaînes et de bâtons de fer.

Imaginez la scène! Dès que les jeunes vandales se présentent, l'abbé Morasse et ses servants de messe se mettent à l'œuvre en prenant bien soin de ne pas se faire remarquer. Soudain, au signal, ils font claquer les chaînes et frottent les bâtons de fer sur les pierres du mur de l'église tout en hurlant à vous glacer le sang dans les veines. Nos trois jeunes ne se font pas prier, ils partent en courant, en hurlant, en trébuchant sur les pierres tombales et en renversant les urnes de fleurs encore présentes à cette période de l'année. Il n'y eut plus de vandalisme dans le cimetière causé par ces jeunes. Le message avait été entendu et compris. Là ne se termine pas mon histoire. Durant les trois jours qui suivirent, trois jeunes garçons de

Saint-Henri ne furent pas présents à l'école. On disait à l'époque qu'ils s'étaient blessés aux jambes en jouant dans la forêt. On identifia alors les vandales.

Une tragédie...

En 1950, le Pape Pie XII décréta une année sainte. Le Diocèse de Québec organisa pour la circonstance un pèlerinage à Rome avec 49 fidèles. Au retour, le 10 novembre, l'avion percuta le mont Obiou dans les Alpes françaises. Les 56 personnes à bord périrent dont un citoyen de Saint-Henri, M. Henri Fortier, âgé de 59 ans. Son corps est inhumé au cimetière du monastère de la Salette en France avec les autres passagers.

Un honneur parmi d'autres...

Rappelons-nous qu'en 1998, l'effort déployé par les membres du comité d'embellissement et toute la population henriçoise avait permis à Saint-Henri de recevoir le premier prix régional du concours *Villes, Villages et Campagnes fleuries*.

Changement d'usage...

Savez-vous que la mairie de Saint-Henri est située dans le troisième presbytère de Saint-Henri ? Le bâtiment a été cité en 1990 comme bien patrimonial. Il conserve son cachet ancestral et mérite une visite en tant que vestige de l'époque passée.

Les armoiries...

Connaissez-vous la signification des armoiries municipales de Saint-Henri? Les trois fleurs de lys d'or sur un chef d'azur (partie supérieure) évoquent la France et le drapeau fleurdelisé du Québec. Les trois anneaux entourant les fleurs de lys rappellent les trois



Armoiries de Saint-Henri

municipalités qui se sont fusionnées pour former Saint-Henri. Les lions de fasce d'or (partie centrale) commémorent le patron de la municipalité, Henri II. La charpente noire rappelle le pont devant l'église. En pointe (partie inférieure), la rivière d'argent

¹ Bibliographie : LEMAY, A. et. MERCIER, R. 1979. Esquisse de Saint-Henri de la seigneurie de Lauzon. 571 p.

sur fond d'azur symbolise la rivière Etchemin qui traverse notre municipalité.

La devise inscrite *Omnia laus* se traduit ainsi : Tout est louange. Elle démontre l'orientation positive et constructive dont font preuve les réalisations de la municipalité.

Le patrimoine henriçois s'exile...

En 1950, l'organiste de l'époque, M. J.-A. Lemay, laisse au conservateur du Musée du Québec, M. Paul Rainville, la collection des œuvres de la deuxième église (1782-1880) de Saint-Henri. On retrouve dans cette collection les sculptures de Louis Quévillon datant de 1803-1804. On y retrouve aussi chapiteaux, rosaces, chandeliers, étoiles de la voûte, fragments de sculpture de la corniche et de la frise, feuilles d'acanthes et de noisettes et grappes de raisins et vignes provenant des trumeaux du sanctuaire. Certaines de ces pièces se retrouvent toutefois encore à la Maison Couët.

Quelques entreprises...

Le Groupe Brochu-Lafleur

C'est en 1914 que monsieur Joseph-Napoléon Brochu décidait de se rendre au marché public de Québec pour écouler viande, œufs et beurre qu'il recevait des fermiers de Rivière-Boyer en échange des marchandises de son magasin. Il est assez unique de constater que ce circuit d'échanges, en se développant au fil des années, a engendré un leader mondial en agroalimentaire, nommé aujourd'hui Olymel!

Les Industries Fortier

C'est en 1951 que monsieur Charles Fortier, alors propriétaire des magasins J.E. Fortier de Saint-Henri et de Scott, décide de se lancer dans la fabrication de tuyaux de béton de trois pieds de longueur.

La Cie Wilfrid Allen

C'est en 1954 que monsieur Wilfrid Allen décide de démarrer sa première compagnie de construction de routes et de travaux chez les particuliers. En 1959, il fonde, avec ses fils, la Cie Wilfrid Allen. Ce sont eux qui ont réalisé les travaux sur la route Campagna à Saint-Henri en 2006 et 2007.

Lors des travaux de construction de la 3^e église en 1870...

L'histoire nous apprend que Charles Couët allait prier sur la tombe de son épouse tous les jours. En 1870,

lors des travaux de construction de l'église actuelle, il a la douloureuse surprise de trouver le tombeau de son épouse vide. Jamais plus il n'ira prier à cet endroit. Le vieillard ira se recueillir par la suite sur une petite butte de pierres située sur la terre léguée à son fils. Yvonne Couët écrira un jour à ce sujet : «*On découvrit rapidement qui avait commis le vol. Le médecin de l'époque aimait l'étude*». La dépouille de Marie-Louise avait servi, sans l'assentiment de la famille, à des recherches médicales peu orthodoxes.

La rivière Etchemin

Vous êtes-vous déjà questionnés sur la signification du mot Etchemin ? L'etchemin était une langue de la famille des langues algonquiennes parlée au début de la colonie dans notre région et sur les côtes du Maine.

Le mot etchemin, en français, est une altération du mot algonquin signifiant canoë. L'etchemin est aujourd'hui une langue disparue dont on ne connaît plus que quelques mots parmi ceux utilisés.

Deux langues qui s'y rapprochaient beaucoup sont premièrement le malécite, langue parlée au Nouveau-Brunswick par des tribus de la famille des Algonquiens et deuxièmement le peskotomuhkati, langue parlée par plusieurs Algonquins du Maine. Savez-vous que, dans la langue etchemin, la lune et le soleil portaient le même nom soit, *kesus* et que l'eau s'appelait *shamogoon*.

La rivière fut appelée ainsi à cause de la présence des Abénakis, lesquels étaient appelés les Etchemins dans la région. La tête de la rivière Etchemin ne se trouve pas, comme plusieurs pourraient le penser, au Lac-Etchemin, mais plus à l'est du lac, dans la municipalité de Saint-Luc. La rivière Etchemin est l'une des 33 rivières jugées prioritaires par le gouvernement du Québec, surtout le territoire québécois. Pour assurer sa préservation, il existe un organisme formidable, le Conseil de bassin de versant la rivière Etchemin, aussi appelé, le CBE. C'est une corporation à but non lucratif incorporée en mars 2000. L'assemblée de fondation du CBE s'est tenue à l'érablière Franco de Saint-Henri et son président fondateur en fut aussi un henriçois en la personne de Michel Tardif.

Saint-Henri : d'histoire et de culture

Le saint patron de Saint-Henri, le roi Henri II, roi d'Allemagne et empereur de l'empire Gallo-Romain. La fête de Saint-Henri se célèbre le 15 juillet.

- 1715 : Premiers colons sur le territoire de Saint-Henri
- 1731 : Près des îles (chemin des Îles) et Trait-Carré (premier registres)
- 1746 : Construction du moulin Charest (60 personnes)
- 1747 : Ouverture du Trait-Carré
- 1750 : Construction de la première église sur le chemin des Îles, utilisée de 1752 à 1782
- 1758 : Construction du moulin Germain Beaudoin (rivière à la Scie)
- 1762 : 288 personnes habitent Saint-Henri
- 1765 : 317 personnes ; 72 familles, 66 maisons, 7 900 arpents , 61 chevaux, 49 bœufs, 99 vaches, 114 moutons, 106 cochons (*Histoire de la seigneurie de Lauzon*, vol. II, 1898, p. 378)
- 1765-1780 : Établissement sur le site du village actuel
- 1767 : Ouverture du rang Boisclair
- 1769 : Construction de la Maison Couët
- 1780 : Construction de la deuxième église (site actuel du stationnement de la pharmacie)
- 1787 : Ouverture de la Grande-Grillade, le 7 novembre
- 1790 : Ouverture de Jean-Guérin Est, le 30 août
- 1790 : Ouverture du rang de la concession Saint-Ferréol, le 1^{er} septembre
- 1796 : La première école de Saint-Henri (Couvent de Saint-Henri dans Parc Berge Fleurie)
- 1796 : Ouverture du chemin depuis la route Saint-Charles jusqu'à la rivière Etchemin, le 31 octobre
- 1800 : Ouverture des chemins Plaisance, Le Bras, Terrebonne et Jean-Guérin Ouest
- 1804 : Moulin Caldwell (rivière Boyer)
- 1806 : Ouverture de la route entre la concession Saint-Ferréol et Pintendre, le 27 août
- 1807 : Passage à gué dans la rivière Etchemin devant l'église
- 1812 : Ouverture de la route Justinienne (menant vers la Beauce), le 28 mars
- 1818 : Premier pont en bois au secteur des Îles (arraché par la crue des eaux)
- 1827 : Construction moulin F.X. Beaudoin (rivière le Bras)
- 1829 : Première école de rang
- 1832 : Naissance de Vénérande Morin (Mère Bernard) en 1852; elle a oeuvré en Oregon et au Chili
- 1833 : Érection canonique de Saint-Henri ; 1855 Mun ; 1913 Vill ; 1922 Riv. Boyer ; 1976 Fusion
- 1845 : Création des commissions scolaires
- 1848 : Création de la commission scolaire de Saint-Henri
- 1852 : Construction du moulin Dowans (ruisseau des Dames)
- 1858 : Construction du moulin Longchamp
- 1861 : Deuxième pont en bois (Place de l'église)
- 1880 : Construction de la troisième église (l'église actuelle)
- 1881 : Naissance du Comte Philippe Adélarde Nicol (un nain millionnaire)
- 1885 : Troisième pont en bois (Place de l'église)
- 1887 : Naissance d'Alfred Tremblay : il a découvert l'Arctique avec le Capitaine Bernier
- 1893 : Naissance d'Yvonne Couët (écrivaine), Arlésienne (pseudonyme)
- 1897 : Philias Couët obtient le brevet des attaches de corset
- 1906 : 4^{ème} pont en fer, payant (Place de l'église)
- 1922 : Il y avait 16 écoles à Saint-Henri
- 1937 : Pont actuel en béton (Pont Édouard Brochu)
- 1951 : Construction de l'école Gagnon
- 1962 : Construction de l'école Belleau
- 1964 : Abolition des écoles de rang
- 1971 : Loi 27 (Création des comités d'école aujourd'hui conseil d'établissement)
- 1976 : Bibliothèque de Saint-Henri
- 1982 : Bicentenaire de Saint-Henri (Saint-Henri se réjouit!)
- 2007 : 225^e anniversaire de Saint-Henri (D'Hier VERT Demain!)
- 2013 : Hommage posthume (Meritas) pour l'œuvre de Mère Bernard

Références

- ROY, J.-Edmond, 1898, *Histoire de la seigneurie de Lauzon*, Volumes 1 et 2.
- ROY, Pierre-Georges, *Rapports de l'Archiviste de la Province de Québec*, vol. 6, page 214-220
- LEMAY, J.-Armand, et MERCIER, Robert, 1979, *Esquisse de Saint-Henri de la seigneurie de Lauzon*, 571 p.
- Société historique de Bellechasse, *Au fil des ans*, vol. 49, no 4, 2007.

La Commission scolaire de Saint-Henri

La première école à Saint-Henri ouvrit ses portes en 1796. Le professeur M. J.-B. Forcade, y enseignera jusqu'en 1823; il était né à Berlin. En 1824, un second enseignant arriva, M. Célestin Gauvreau, qui ne demeura à Saint-Henri qu'une année. En 1825, il est remplacé par M. Charles Terny. De 1826 à 1831, l'abbé Joseph H. Lacasse prit la direction des classes. En 1831, l'abbé Lacasse, MM. Olivier Roberge, Joseph Lemay, François Rousseau natif de Saint-Henri et Louis Bernier formaient le corps enseignant.

Avec la loi de 1829, les écoles de rang firent leur apparition et la paroisse devint la base de l'organisation scolaire et le demeura jusqu'en 1964. En 1845 est prise l'une des plus importantes mesures de l'histoire du système scolaire québécois: la création des commissions scolaires. Ces organismes sont indépendants du conseil municipal. La commission scolaire de Saint-Henri a été érigée le 27 juillet 1848.

En 1922, le secteur de la Boyer compte sept écoles. La # 1 pour la Petite-Grillade et le haut de la Grande-Grillade. La # 2, pour le bas de la Grande-Grillade. La # 3 desservait le rang Saint-Félix Sud et une partie du Trait-Carré jusqu'à Saint-Charles. La # 4, le centre du Trait-Carré. La # 5, le haut du Trait-Carré et le Bout-Noir. Elle existe encore aujourd'hui. La # 6, le rang Jean-Guérin Sud-Est et la # 7, le rang Bois-Clair Sud. En 1943-1944, les enseignantes étaient, pour chacune des écoles : # 1) Rose-Anna Lachance; # 2) Marie-Anne Turgeon; # 3) Germaine Ouellet; # 4) Anna Couture; # 5) Rose-Anne Couture; # 6) Flora Couture; # 7) Yolande Couture.

Les secteurs du village et de la paroisse comptent neuf écoles. L'école # 1, le Couvent, desservait le village; elle était située dans l'actuel Parc Berge Fleurie devant la bibliothèque municipale. Elle fut déplacée et devint un édifice à logement. L'école Gagnon construite en 1949-50 la remplaça. L'école # 2, pour le rang Saint-Jean Baptiste et l'école # 3 pour la route Kennedy. L'école # 4, pour le rang Bord de l'Eau Est et l'école # 5, pour le rang Bord-de-l'eau Ouest. La # 6 recevait les élèves des rangs Le Bras et Plaisance et la # 7 ceux de la Pointe de Plaisance, la Pointe de Bois-Clair Nord et Pointe de Jean-Guérin Ouest. L'école # 8 était pour le haut de Jean-Guérin Ouest; elle existe encore aujourd'hui. Elle fut acquise au début des années 1990 par M. Jean-Marie Lalande qui la restaura avec beaucoup de goût et de respect pour son caractère historique. L'école # 9, pour ceux du rang Saint-Patrice. En 1943-1944, les enseignantes pour chacune des écoles étaient : # 1: quatre classes, RR.SS. N.D. du Perpétuel Secours; # 2: Suzanne Fortin; # 3; Cécile Boucher; # 4: Germaine Dumont; # 5: R.-A. Larose; # 6: M.-F. Couture; # 7: Mary Couture; # 8: Alf. Bussières; # 9: Rita Beaudoin. En 1936, un incendie ravagea l'école du rang Saint-Jean-Baptiste. En 1944, Wellie Lemieux a enseigné dans la grainerie du curé, là où on entreposait la dîme des habitants et qui fut convertie partiellement en école de rang.

L'école Gagnon fut bénie le 12 août 1951 par Mgr F. Vandry, recteur de l'Université Laval. Elle doit son nom à l'abbé Arthur Gagnon, qui fut curé de



École # 8, haut de Jean-Guérin Ouest, propriété de M. Jean-Marie Lalande

Saint-Henri du 31 mai 1941 à octobre 1949. De 1951 à 1972, les religieuses assurèrent la direction de l'école Gagnon et, à partir de 1972, les laïcs prirent la relève. L'école Belleau fut construite en 1962. Elle doit son nom à M. le curé Fernand Belleau qui œuvra à Saint-Henri de 1949 à 1961. M. le curé Robert Lacroix bénit l'école en octobre 1963. À ses débuts, l'école regroupait les garçons de l'élémentaire et du secondaire. Quelques années plus tard, les garçons et les filles de l'élémentaire 2^e cycle et ceux du 1^{er} et 2^e secondaire y suivirent leurs cours.

Règlement des écoles 1875

Voici quelques articles recueillis dans le règlement pour les écoles de 1875 de la municipalité de Saint-Henri de Lauzon.

3. Le samedi de chaque semaine sera le jour de congé; mais s'il se trouvait une fête d'obligation dans la semaine, elle prendra la place du congé.

4. Les vacances seront depuis le jour de la Circoncision jusqu'à celui de l'Épiphanie inclusivement, et depuis le 15 août jusqu'au 15 septembre.

5. Il n'y aura pas d'école le mercredi des Cendres, le jour des Morts et celui du Sacré-Cœur, les Jeudi et Vendredi Saints et pendant les exercices des Quarante-Heures.

6. Il est expressément défendu aux Instituteurs et Institutrices de donner des congés sans la permission des Commissaires d'école, et s'il leur est permis de le faire pour de graves raisons, ils seront tenus d'en tenir compte et de remettre ces jours d'école perdus, les jours de congé.

7. Il ne sera pas donné de noms ni surnoms aux écoliers ni aux écolières pendant, ni hors de l'école.

8. Tout écolier ou écolière refusant d'obéir à son maître ou à sa maîtresse et de se soumettre à la punition qui lui aura été imposée, sera envoyé au Commissaire le plus près qui en décidera.

9. Il est expressément recommandé aux Instituteurs et Institutrices de voir à ce que leur chambre ou maison d'école soit tenue bien proprement et bien aérée, et que les enfants soient aussi proprement et décentement vêtus.

13. Les Instituteurs et Institutrices doivent être l'exemple de l'arrondissement où ils font l'école, par leur modestie, leur décence, leur réserve dans leurs paroles et actions, et par leur assiduité à fréquenter les sacrements.

14. Ils doivent s'efforcer de gagner l'estime des parents des enfants dont ils sont chargés, et vivre en bonne intelligence avec les gens de l'arrondissement.

15. Ils doivent s'appliquer à connaître le caractère de chaque enfant, afin d'employer au besoin la sévérité ou la douceur suivant que le demande leur caractère respectif.

16. Ne jamais punir les enfants sans être bien assurés qu'ils le méritent, car quand ils savent se faire aimer des enfants, ils peuvent toujours leur faire faire ce qu'ils désirent.

20. Porter attention à ce que les petits garçons ne chicanent point les petites filles avant ou après l'école, et faire sortir ces dernières avant les petits garçons.

21. Punir sévèrement les mauvaises paroles, les jurements et les mauvaises actions contre la pureté.

22. Inspirer aux enfants de bons sentiments de piété, la bonne tenue dans l'église, le respect envers les parents, la politesse et l'honnêteté.

23. S'assurer si ceux qui ont fait leur première communion sont assidus à aller à confesse.

24. Punir sévèrement ceux qui rapporteront ce qui se passe à l'école ou chez leurs parents.

25. Aucun parent ne devra aller porter des plaintes aux Instituteurs ni aux Institutrices, pendant les écoles ni en aucun autre temps, en présence des enfants.

FAIT ET IMPOSÉ sous notre seing, ce jourd'hui, le
2 janvier 1875.

C'est en 1964, avec l'avènement du ministère de l'Éducation que fut signé l'arrêt des écoles de rang.

C'est à partir de 1971 que fut appliquée la Loi 27 mettant en place les comités d'écoles, aujourd'hui appelés les conseils d'établissements. Depuis cette époque, ces comités constituent le lien essentiel entre les parents, l'école et la commission scolaire. Saint-Henri compte aussi sur son territoire l'école nationale de montage de lignes.

Bibliographie

- LEMAY, A. et MERCIER, R, 1979, *Esquisse de Saint-Henri de la seigneurie de Lauzon*. 571 p. <http://ecoles.csdn.qc.ca/belleau/2003-2004/eau/historique04.html>
- DORION, Jacques, 1979, *Les écoles de rang au Québec*. Les éditions de l'Homme, 428 p.

Alfred Tremblay (1887-1975)

Explorateur de l'Arctique



Capitaine Bernier et A. Tremblay, 1911 © ANC

Alfred Tremblay est né à Saint-Henri le 23 août 1887, de Léon Tremblay et d'Eugénie Tardif de Saint-Henri. Très tôt, il dut gagner sa vie, ce qui ne l'empêcha pas d'étudier l'anglais et la géologie. Le nom d'Alfred Tremblay est associé à l'exploration de l'Arctique, particulièrement dans le nord de l'île de Baffin. Il est le premier Canadien-français à avoir marché plus de 4 000 km autour de l'île de Baffin. Plusieurs lieux géographiques du Nunavut nous rappellent d'ailleurs aujourd'hui cet homme dont la montagne Alfred-Tremblay, le détroit Alfred-Tremblay, au centre de l'île de Baffin près d'Eclipse Sound, sans mentionner rivières, pointes et lacs portant son nom.

Il effectua deux expéditions avec le capitaine Joseph-Elzéar Bernier, l'une à l'âge de 22 ans, en 1910-1911, à bord du navire gouvernemental Canadien Artic, et l'autre en 1912-1913, à bord de la goélette privée du capitaine, la Minnie Maud. Il s'agit du plus petit navire à s'aventurer dans le Grand Nord : une goélette sans moteur, qui n'avait que les voiles pour se mouvoir. Tremblay nous a laissé ses souvenirs de l'Arctique à travers un ouvrage publié en 1921, *Cruise of the Minnie Maud*, racontant son 2^e voyage avec le Capitaine Bernier en 1912-1913.

Alfred Tremblay, que les Inuits appellent Too-Pee-Lan (Le Diable) réalisa une série de voyages d'exploration de la région du nord de l'île de Baffin en traîneau à chiens, dont un qui dura plus de 200 jours. Il quitta Pond Inlet au mois d'octobre 1912, parcourut les côtes du Navy Board Inlet et

du détroit de Lancaster afin de se rendre jusqu'à la baie de l'Arctique et ensuite jusqu'à Igloolik, ce qu'il réalisa de peine et de misère au mois de mars 1913. Il explora la région et traversa ensuite la terre de Cockburn pour enfin être de retour à Pond Inlet au mois de mai.

Alfred Tremblay fut le premier Blanc à se rendre à Igloolik par voie de terre. Le célèbre Capitaine Bernier disait de lui « *Il n'a peur de rien, il joue avec la mort et elle ne veut pas de lui.* » Il a cartographié de nombreuses côtes, îles et réseaux hydrauliques, prospecté à la recherche de minéraux précieux, et chassé le renard et l'ours polaire pour leur fourrure. Un jour, il sauva d'une mort certaine deux jeunes Inuits en abattant un énorme ours polaire qui s'appêtait à les dévorer. Sa pire expérience, il nous la raconte ainsi : « *Mes compagnons ayant réussi à fuir, je me suis retrouvé seul face à un troupeau de 20 bœufs musqués, les animaux les plus féroces de l'Arctique. Armé de ma carabine, j'en abattis dix, les autres s'enfuirent et j'eus la vie sauve.* »

La première Grande Guerre, où il fut blessé, devait momentanément interrompre ses activités polaires. En 1919, Alfred Tremblay avait été pressenti pour recevoir la Croix Victoria. « *Je n'ai pas le temps* » avait-il répondu, « *Je n'ai pas fini mon ouvrage...* ». En 1922-1923, il entreprit sa troisième expédition en Arctique, cette fois, à pied et en canot afin de compléter la géologie générale du Nord canadien. Lors de la deuxième Grande Guerre, fort de ses expériences, il inventa un nouveau type de mitrailleuse.

Il poursuivit sa carrière comme conseiller du gouvernement auprès des premiers ministres Bennett et Trudeau sur les questions de géologie et développement du Grand Nord. En 1973, à l'âge de 85 ans, Alfred Tremblay recevait du gouvernement canadien le titre d'Officier de l'Ordre du Canada, la plus haute distinction au pays. Il décéda au Centre hospitalier Saint-Augustin-de-Courville, le 22 décembre 1975.

Références

- Le toit du monde*, vol.1, no. 4, printemps 2002
- Le Soleil*, 1973, 13 janvier, p.26

Le Comte Philippe Adélarde Nicol (1881-1940)



Comte Philippe Nicol

Philippe Adélarde Nicol est né le 27 septembre 1881 à Saint-Henri. Il est le sixième fils d'Alexandre Nicol (surnommé Menon) à St-Henri et de Joséphine-Philomène Brousseau. Il naît avec une particularité, il est de petite taille.

Il a deux frères et trois sœurs, tous de taille normale. Ses parents eurent 13 enfants dont 7 moururent en bas âge. Quoique remarquablement petit, il fréquente tout de même l'école dès l'âge de 6 ans.

À douze ans, il entre au collège commercial et s'engage dans des cirques et participe à des vaudevilles.

Il peut ainsi voyager et apprendre à gérer une fortune qui s'accumule. Il travaille pour le cirque *Barnum and Bailey* et voyage à travers le monde.



Rose Dufresne

Il est un remarquable gestionnaire, doté d'un esprit alerte et d'une intelligence vive. Nous le retrouvons à Manchester (NH) USA, où il dirige sa société « la Philippe Nicol » pendant 14 ans. À cette période, il décide de se faire appeler « Comte Nicol ».

En 1904, un ami, M. Champagne, directeur et gérant de Louis Cyr, « l'homme le plus fort du monde à l'époque », lui présente Rose Dufresne de Lowell (MA) née le 17 juin 1887; elle aussi de taille lilliputienne. La fastueuse cérémonie de mariage a lieu le 21 novembre 1906 à l'église Saint-Joseph de Lowell.

Après un voyage de noces de quelques semaines, ils reviennent à Manchester pour y vivre. Ils avaient fait construire une demeure adaptée à leurs besoins. Mais Philippe a la bougeotte et il repart pour son huitième tour du monde, cette fois, avec son épouse et il travaille avec les plus grands cirques. En 1913, Comte Nicol décide de s'établir à Montréal. Il entre à nouveau dans les affaires et, très rapidement, son établissement devint prospère. Philippe Nicol est installé à Montréal depuis treize ans lorsqu'il décide de construire son palais au 961, rue Rachel Est. Des autobus bondés de touristes viennent de partout, dont plusieurs des États-Unis. L'attraction du Palais des nains est le secret de son succès.

C'est un véritable musée de miniatures : meubles, appartement, piano. Mais ce n'est pas exactement ce dont Philippe a rêvé. Son plus grand souhait est d'ériger son palais au centre du Parc Lafontaine. Malgré ses négociations intenses avec le comité de la ville et le maire de l'époque, ce fut impossible.

Cependant, dans leur nouveau palais, le bonheur n'est pas complet. Il manque quelqu'un. L'héritier tant désiré pendant vingt années naît le 19 septembre 1926. Ils le nomment Philippe comme son père. Il pèse trois livres et demie à sa naissance. Il est parfaitement constitué, très vif et normal, mais sa taille est la même que celle de ses parents. À l'époque, ils sont les seuls nains dans le monde à avoir donné naissance à un enfant viable. Philippe Nicol décède le 26 mai 1940 à l'âge de 58 ans à Montréal.¹



Palais des nains



Mariage Philippe et Rose

1 Références: http://www.migrations.fr/le_palais_des_nains.htm *Esquisse de Saint-Henri...*, pp.88-91

Vénéranche Morin (1832-1929)

De l'union de Jacques Morin, cultivateur, et de Marie-Françoise Rouleau, résidants de Saint-Henri-de-Lauzon, naquit le 29 décembre 1832 une enfant prénommée Vénéranche. La résidence de monsieur et madame Morin, aujourd'hui disparue, était située à environ dix mètres au nord du 1636, chemin des Îles. Le 11 mai 1850, accompagnée de son père, Vénéranche quitta Saint-Henri pour la nouvelle Congrégation des sœurs de la Providence à Montréal, désireuse de consacrer sa vie aux plus démunis. Le 21 novembre suivant, elle revêtit le saint habit. La congrégation de mère Gamelin existait alors depuis sept ans et comptait une soixantaine de religieuses.



Mère Morin



Jacques Morin

Le 22 août 1852, Vénéranche Morin, alors novice, fut envoyée à Sorel et, sous le nom de mère Bernard, y fit profession religieuse dans l'église paroissiale de Saint-Pierre-de-Sorel. Le 18 octobre de la même année, elle était choisie pour aller fonder un établissement des sœurs de la Providence en Oregon. Le 1^{er} décembre 1852, mère Bernard, alors âgée de 20 ans, arriva en Oregon. C'était la ruée vers l'or et le moment n'était pas propice pour parler de religion. Elle se rendit alors, en compagnie de quatre autres religieuses, en Californie par la route. De là, elles s'embarquèrent sur un voilier chilien, l'Elena, le 27 mars 1853 et arrivèrent à Valparaiso au Chili le 17 juin 1853. Une terre étrangère dont elles ne connaissaient ni les coutumes ni la langue.



Marie-F. Rouleau

Les temps étaient difficiles, les orphelins dans le besoin, nombreux. Ce fut le commencement de l'œuvre de la Providence au Chili. Quelques sœurs revinrent au Canada. D'autres se rendirent à la nouvelle mission. Mère Bernard, la fondatrice, ne revit jamais sa chère patrie.

Elle établit de nombreux orphelinats, hôpitaux et écoles dans tout le pays. On la disait « modèle de force et sublime en charité ». Le 17 mars 1880, elle fut nommée supérieure générale, établissant ainsi une communauté chilienne indépendante sous le nom de Sœurs de la Providence du Chili par décret du Saint-Siège. Son amour et son dévouement pour le peuple du Chili furent si grands que le président de la République du Chili lui décerna, alors qu'elle avait 93 ans, la Médaille du mérite, la plus haute décoration du pays. Mère Bernard s'éteignit le 5 octobre 1929 à l'âge de 96 ans et 9 mois.

La ville de Santiago nomma en son honneur les rues ceinturant la maison mère: Montréal, Québec, Canada et mère Bernard. Avec les années, sept jeunes filles de Saint-Henri ont suivi et sont entrées chez les Sœurs de la Providence.

Lors du 7^e Gala Bellechasse tenu le 14 septembre 2013, mère Bernard s'est vu décerner, à titre posthume, un Méritas en hommage à son altruisme et son œuvre. Le consul honoraire du Chili, M. Miguel Montérichard a reçu la distinction au nom des Sœurs de la Providence du Chili.

Régulièrement, les sœurs de la Providence viennent en pèlerinage à Saint-Henri, visitant la Maison Couët, seule résidence du temps de mère Bernard.

Références

www.providenceintl.org/francais/Expansion/Bernard.htm
 Revue *L'Action*, 17 novembre 1956.
La voix du Sud, volume 52, numéro 38

Dame Yvonne Couët

Une vie d'écrivaine

La municipalité de Saint-Henri peut s'enorgueillir d'être la mère patrie de personnalités majeures dans différentes sphères d'activités sociales, économiques et culturelles. L'une des personnalités majeures de Saint-Henri, une fille d'ici, que la population se doit de connaître est dame Yvonne Couët. Dame Yvonne Couët naquit le 14 septembre 1893. Elle était la deuxième fille de Philius Couët et de Marie-Emma Laliberté. Philius Couët, pour ceux qui ne le connaissent pas, fut un des propriétaires de la Dominion Corset sur la rue Saint-Vallier à Québec et, en 1897, il obtint le brevet des agrafes de corsets.

Une passion grandissante : 1912-1924

Déjà, en 1912, Yvonne, alors âgée de dix-huit (18) ans, commence à découper et à conserver les poèmes publiés dans les journaux. Son amour pour l'écriture et la lecture est déjà présent en elle. C'est à l'âge de vingt-quatre (24) ans que nous retrouvons les premiers écrits de la jeune auteure et écrivaine, Yvonne Couët. Le premier texte connu est *Sincérité*, lequel fut publié le 16 mars 1918 dans *Le Soleil* sous le pseudonyme de Madelon. C'est le 28 janvier 1923 que le Cercle de Fermières de Saint-Henri obtint ses lettres patentes et que dame Yvonne Couët devint la première secrétaire, poste qu'elle occupa jusqu'au 3 février 1948, soit vingt-cinq années de service.

Premier volume, 1925

L'année 1925 sera une année charnière dans la carrière de l'écrivaine. Afin de se faire connaître à l'extérieur de son cercle d'intimes, dame Yvonne Couët décida alors, au printemps de 1925, de donner un grand coup de barre dans sa carrière d'écrivaine et de publier un recueil de ses écrits sous son véritable nom, Yvonne Couët, *De ci, De ça!*. Dame Yvonne Couët a de plus été durant de nombreuses années directrice de la section féminine de la revue *La vie*.

Un cercle littéraire, plusieurs prix

Le 15 avril 1926, dame Yvonne Couët, en compagnie de quatorze (14) écrivains canadiens-français, fonde le cercle littéraire *L'Âtre*, cercle littéraire au sein duquel elle sera active de nombreuses années.

Un deuxième volume : *L'oncle Tom raconte*

Avec la publication de son second volume intitulé *L'oncle Tom raconte* en 1928, dame Yvonne Couët fut l'une des premières écrivaines du Canada à publier un volume de contes et récits s'adressant aux enfants. En 1930, dame Yvonne Couët, alors âgée de trente-sept (37) ans, a publié sous forme de nouvelles *Mon village* dont je vous présente un court extrait:

«Notre village est si joli dans son ensemble et dans une infinité de détails. Je l'aime surtout parce que dans une vieille maison ont vécu mes ancêtres. C'est le vrai «chez-nous» humble et pauvre, mais hospitalier, où je sens revivre l'âme de mes pères, non seulement par les hautes photographies, mais chaque chose me rappelle un souvenir heureux ou triste, chaque chose me rapporte à des années en arrière où près des parents ou grands-parents des têtes blondes et brunes grandirent et disparaurent. Aujourd'hui, il ne reste plus personne pour continuer cette lignée. Cela rend triste de songer que dans quelques années, une brave famille disparaîtra et les intimes souvenirs seront dispersés, vendus peut-être.»

Aujourd'hui dame Couët serait heureuse de retrouver son «chez-nous» toujours bien protégé! C'est aussi en cette année de 1930 que dame Yvonne Couët devenait officiellement aide-maître de Poste pour Saint-Henri afin d'appuyer son père et sa soeur Marie-Emma. Le 15 février 1948, le Cercle de Fermières de Saint-Henri a fêté le jubilé d'argent de dame Yvonne Couët au poste de secrétaire (28 janvier 1923 au 3 février 1948).

Le 2 juin 1953, dame Yvonne Couët recevait la *Médaille pour Loyaux Services* à l'occasion de la commémoration du couronnement de la Reine, pour ses années au Service canadien des postes. C'est le 25 mai 1992 que décède dame Yvonne Couët, à l'âge de 98 ans et 8 mois.

Le nom de *Bibliothèque Yvonne Couët* a déjà été proposé comme nom de la bibliothèque municipale, mais, sous recommandation d'un comité, le conseil municipal a alors rejeté la proposition en préférant maintenir le nom de *Bibliothèque La Reliure*.



Yvonne, Philius et Marie-Emma, vers 1926



Yvonne, été 1920

Maison Couët

Bureau de Poste de 1882 à 1957

Les archives de la Société canadienne des Postes nous indiquent que le premier Bureau de poste fut établi à Saint-Henri le 6 juillet 1846. C'est le 1^{er} novembre 1882 que Théophile Couët devenait transporteur « des malles de Sa Majesté ». Sur le contrat, on peut lire que Théophile devait transporter le courrier du Bureau de poste de Saint-Henri à la station du chemin de fer, douze (12) fois par semaine. Son salaire annuel était de 48 \$. La distance était de 0,8 km. Le contrat fut reconduit pour un autre terme de quatre ans le 1^{er} octobre 1886 et son salaire annuel majoré à 50 \$. Le 21 septembre 1888, Théophile Couët devenait officiellement le quatrième maître de poste. En 1894, le salaire annuel de maître de poste était de 156 \$. Théophile recevait aussi la somme de 50 \$ pour le transport du courrier. Il occupa ce poste jusqu'au 6 août 1897.

Le 30 juillet 1912, Philiat ramena à nouveau le Bureau de poste à la Maison Couët en devenant maître de poste. Pour les années 1914 à 1918, le salaire annuel du maître de poste de Saint-Henri était de 150 \$. Philiat occupa cette fonction jusqu'au 29 janvier 1931, jour

de son décès. Après le décès de son père, Marie-Emma fut nommée aide-maître de poste le 12 mai 1931. Sa nomination officielle au titre de maître de poste fut effective le 26 février 1932 et elle occupa ce poste jusqu'au 10 juin 1954, jour où elle prit sa retraite.

Le 2 juin 1953, dame Yvonne Couët recevait la *Médaille pour loyaux services* à l'occasion de la commémoration du couronnement de la Reine, pour ses années au Service canadien des postes. Le 3 mai 1955, Marie-Emma-Camille Couët recevait une lettre de reconnaissance pour les vingt-deux années de service, signée du directeur du district postal de Québec, monsieur P.E. Fréchette. Dans le même envoi, une lettre (26 avril 1955) de félicitations et de remerciements pour les services rendus au pays, signée du sous-ministre des Postes, monsieur W.J. Turnbull ainsi qu'un certificat officiel pour longs services (22 ans) signé par le ministre des Postes. Avec les années cumulées par Théophile, Philiat, Marie-Emma et Yvonne Couët, la fonction de maître de poste de Saint-Henri fut détenue par la famille Couët durant soixante ans.

Saint-Henri et le trésor de l'intendant Bigot

Faits historiques et oralités

Débutons cette partie de notre histoire le 1^{er} janvier 1748. C'est à ce moment que le ministre nommait François Bigot intendant de la Nouvelle-France. Antérieurement posté à Louisbourg qu'il avait pris soin de dépouiller pour ainsi en favoriser la chute, François Bigot arriva à son poste de Québec le 28 août suivant. Malgré ses malversations connues, il échappa à toute censure officielle et tous les fonds détournés et provenant de ses ventes lui furent attribués. Bien plus encore, il continua à recevoir le salaire d'ordonnateur durant les deux années suivantes. En 1749, il fait valoir au Conseil de la Marine qu'il a beaucoup perdu par la chute de Louisbourg et que son installation à Québec et ses nombreux déplacements lui coûtent cher et qu'il espère une majoration salariale.

Au soir du 23 juin 1759, Bigot et ses comparses, bien que les Britanniques soient aux portes de Québec, planifient une partie de chasse à Saint-Henri pour le lendemain. Cet endroit est déjà bien connu de la noblesse de Québec, car on y coupe les grands pins aux abords de la rivière Le Bras servant

à de nombreuses constructions à Québec et aux mâts des navires. Rendu à Saint-Henri, Bigot tient conseil avec ses complices Deschenaux, Cadet et Copron. Comme leurs exactions et malversations sont sur le point d'être mises à jour, ils décident de sortir le trésor du Palais de l'Intendant et de le cacher dans un endroit sécuritaire. Un soldat arrive et Bigot est rappelé par Vaudreuil, la flotte anglaise ayant été aperçue aux abords de L'Isle-aux-Coudres. Le lendemain, Jean-Baptiste Letarte et Pierre Tardif (fils) croisent sur la route de Lévis un petit détachement de soldats anglais menés par M. J. Dalling et sont fait prisonniers. On se rappelle que la chute de Québec survient le 13 septembre 1759, les tensions sont donc déjà très vives et les efforts de Wolfe pour prendre la forteresse à l'été 1759 sont multiples. Suite aux manigances de Bigot, c'est dès les premières semaines de juillet 1759 qu'auraient été transportés dans le cimetière de Saint-Henri, près de la première chapelle-presbytère, pour y être enterrés, quatre grands coffres pesant chacun plus de 100 livres et mis dans des cercueils de planches.



Deuxième église de Saint-Henri (1780-1880)

Les soldats anglais avaient alors l'habitude de faire des incursions dans les villages pour piller et brûler. Du 25 au 27 juillet 1759, ce fut le tour de Saint-Henri. L'armée anglaise commandée par le Major Dalling avait tout pillé et tué les animaux en plus d'emprisonner toutes les femmes et les filles de Saint-Henri. Après cette période de troubles, Saint-Henri ne comptera plus que 24 habitants. Ce même 25 juillet, le Colonel Fraser, pour sa part, mit tout à feu et à sang dans les seigneuries de la Côte-du-Sud. À son départ de Saint-Henri, le 27 juillet, le Major Dalling afficha une proclamation sur la porte de la chapelle-presbytère stipulant qu'il ne ferait plus de pitié aux habitants et qu'il userait de représailles (cette proclamation est reproduite dans la section Histoire de Saint-Henri). Outre le fait d'avoir brûlé plusieurs maisons et granges, les soldats anglais détenaient entre 200 et 300 femmes et filles de Saint-Henri aux abords du ruisseau, aujourd'hui ruisseau des Dames en l'honneur de cet événement et sur le site où fut construit au 18^e siècle le moulin Dowans. C'était un moyen d'obtenir la reddition des hommes qui devaient alors, pour les récupérer, remettre leurs mousquets ainsi que la poudre et les balles qu'ils possédaient. Les Anglais s'assuraient ainsi de ne pas se faire attaquer éventuellement par une milice populaire qui viendrait à la rescousse de Québec.

Ce fait eut un impact majeur sur nos ancêtres. Il faut se remettre dans le contexte de l'époque. Priver une personne de son arme, c'était comme la condamner à mort. La chasse et la pêche étant pratiquement les seuls moyens de subsistance, les familles de Saint-Henri traversèrent alors une énorme disette; ce sont les saumons d'alors, présents dans la rivière Etchemin, ainsi que les tourtes, ces oiseaux qui volaient en grandes bandes, qui permirent à nos

ancêtres de traverser ces grands troubles malgré plusieurs décès et douleurs. Au mois d'août 1759, le ministre s'exprime bien sévèrement: il affirme à l'intendant Bigot qu'il est inutile pour lui de prétendre justifier, comme un profit venant du commerce, les fortunes faites au Canada. Le 29 du même mois, il écrit encore que l'on n'avait jamais vu de si énormes dépenses, soit 24 millions pour 1758 et la certitude de 33 autres pour 1759. Toutes les malversations de Bigot sont de plus en plus mises à jour. (V. Th. Chapais, *Montcalm et Knox's Hist. Journ.*, t. II.).

Wolfe, de son côté, fait plusieurs tentatives d'envahir Québec, mais ne sait bientôt plus où donner de la tête. Ainsi se passe l'été 1759, durant lequel Bigot aurait réussi à transférer tout son trésor à Saint-Henri. Le criminel intendant Bigot partit de Québec le 18 octobre à bord du navire anglais James. Le 13 octobre 1761, l'ordre fut signé de jeter Bigot à la Bastille; il y fut enfermé, le 17 novembre. Un arrêt royal du 12 décembre ordonna son procès. (V. Arch. de la Soc. Litt. et hist. de Québec). M. Bigot condamné, partit pour l'exil. Les uns affirment qu'il se réfugia en Italie, d'autres qu'il fit voile pour le Brésil, on dit même l'avoir revu à Saint-Henri. (Selon la biographie de Bigot publiée dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, il serait mort à Neuchâtel (Suisse) en 1778. Le lecteur averti consultera le texte de G. Frégault sur Bigot).

Une chose est pratiquement certaine, une partie du trésor aurait encore été sur place lors de l'exhumation des corps de l'ancien cimetière pour leur transfert vers l'actuel cimetière en 1801 sous la présidence de M. le curé Leclerc et du seigneur Caldwell.



Des pièces d'argent et de cuivre, une clé et un vase provenant de l'ancien cimetière dans le chemin des Iles.

On retrouve aujourd'hui un écrit stipulant: "... et plus de 20 pièces furent retrouvées dans la charette transportant les tombes. Cet argent semblait sortir d'une tombe sans que nous puissions parvenir à l'identifier." Toutes (?) les tombes furent remises en terre dans l'actuel cimetière. On sait aussi que le seigneur Caldwell fit construire un moulin à Saint-Henri sur la rivière Boyer en 1804 (trois ans après l'exhumation des tombes) et qu'il perdit sa seigneurie (Lauzon) pour des actes frauduleux en 1834. Dans les registres de la paroisse, on retrouve aussi une note affirmant qu'en 1804 mourait un jeune homme du nom de Lévy Lénes, lequel laissa une forte somme d'argent destinée pour l'or des sculptures de l'église, sans qu'on sache à l'époque d'où venait cet argent! En 1870, une nouvelle exhumation eut lieu, lors des travaux de construction de l'église actuelle. Plusieurs tombes

furent relocalisées dans le cimetière actuel, plus au nord-est et d'autres furent placées sous la crypte de l'église actuelle.

Références:

- LE JEUNE, Louis, 1931, François Bigot, dans *Dictionnaire général de biographie, histoire, littérature, agriculture, commerce, industrie et des arts, sciences, mœurs, coutumes, institutions politiques et religieuses du Canada*, Vol. I, Ottawa, Université d'Ottawa, 862 p., pp. 182-185.
- MARMETTE, Joseph, 1872, *L'Intendant Bigot*, Montréal, éd. Desbarats, 94 p.
- LEMAY, J.-A., 1954, *Histoire de St-Henri de Lauzon 1715-1954*. Manuscrit original. 1 exemplaire.
- ROY, Pierre-Georges, *Bigot et sa bande et l'Affaire du Canada*. Lévis. 1950, 370 p.
- TARDIF, L'abbé Raymond-Marie, 2007, Mémoire orale.

Les moulins de Saint-Henri



Ruines du Moulin Charest vers 1945

Le moulin Charest

Le premier moulin, dit Moulin Charest, fut construit dès 1746-47 par le seigneur Charest aux abords des chutes Domrémy à proximité de la route des Îles. À la même date fut aussi réalisé le tracé d'un premier chemin pavé sur ce qui est appelé le chemin des Îles. Ce moulin avait été construit sur la terre du défricheur Étienne Paradis. On y faisait le sciage du bois et il servait également à moudre le grain en farine. Autrefois, près de la première église, précisément aux chutes, il y avait un bon pouvoir hydraulique qui fournissait une certaine quantité d'électricité. Ce moulin est maintenant disparu.

Le moulin Longchamp

En 1858, on construit un barrage en bois (caisses remplies de roches) sur la rivière Etchemin qui, à cet

endroit, mesure environ 300 pieds de largeur. À la même époque, le canal d'arrivée d'eau et un premier moulin situé au pied du coteau ont été construits. Érigé dans le rang Jean-Guérin ouest, ce bâtiment de trois étages abritait un moulin à scie, un moulin à farine et, au troisième étage, un moulin à carder la laine. Ce bâtiment servait aussi de résidence au meunier. À sa mort vers 1864 le notaire Têtu a légué le tout à son épouse qui l'a vendu à M. Alexis Longchamp, époux de M^{me} Marie Beaumont.

Le rang Boisclair était très achalandé avant la construction du pont situé face à l'église. Les voyageurs et les commerçants venant de la Beauce passaient par cette route près du moulin Longchamp où ils effectuaient le passage à gué de l'Etchemin. Ils filaient sur la longueur du rang Boisclair, jusqu'à l'église de Saint-Henri. De là, ils se dirigeaient vers Lévis où existaient de grands marchés de toutes sortes. Le 4 octobre 1873, M. Alexis Longchamp fait donation entre vifs de deux moitiés indivises du moulin à ses fils, MM. Alexis et Honoré Longchamp. En 1880, le 29 novembre, suite au décès accidentel de M. Alexis Longchamp (fils), son épouse, M^{me} Euphémie Couët fait donation de sa moitié indivise à M. Honoré Longchamp, son beau-frère. En 1885, 1897 et 1900, le barrage a été emporté par la force du courant. Il a été reconstruit, mais toujours aussi haut. Le sommet du déversoir s'usait rapidement par la force de l'eau, des glaces et surtout en raison du flottage du bois. En 1889, un nommé Lagueux décéda accidentellement au moulin Longchamp. En 1900, on reconstruit le barrage en entier en bois. En 1913, on reconstruit le barrage en béton, 8 pouces plus haut que le précédent. Ces 8 pouces de béton



Moulin sur la rivière Boyer en 1974

s'effritèrent rapidement à cause de la mauvaise qualité du béton. Le 30 août 1913, M. Honoré Longchamp fait donation du moulin à son fils Joseph. En 1918, on construit la maison familiale. Le 31 décembre 1918, Jean-Marie, âgé de 9 ans, fut tué dans le moulin de son père. Sa mère mourut subitement en apprenant la triste nouvelle. En 1925, un nommé Marceau se noya au barrage. On ne retrouva jamais son corps et on ne sut rien de sa disparition. En 1926, M. Albert Deblois de Saint-Anselme vend à M. Joseph Longchamp un réseau électrique. M. Longchamp fait construire une centrale électrique (qui existe toujours), laquelle est alimentée à partir du canal d'arrivée d'eau qui traverse la cour par un tuyau souterrain. En 1927, le barrage est surélevé de 22 pouces et on installe une turbine de 50 pouces. Le 11 novembre 1927, suite à des pluies qui durèrent quatre jours, le côté est de la chaussée, est renversé par la crue des eaux, privant les résidents de Saint-Henri d'électricité jusqu'en juin 1928. Le 24 janvier 1928, M. Joseph Longchamp vend barrage, bâtiments et terres à la *Etchemin River Power Co Ltd*. Au printemps 1928, la moitié est du barrage est reconstruite à 4 pouces plus bas que le côté ouest par M. Fernand Roy. Le 31 août 1928, M. Joseph Longchamp reprend possession des lieux. En 1930, c'est la fin du flottage du bois (drave) sur la rivière Etchemin. En 1932, Jean-Charles Longchamp, 9 ans, fils de Joseph, se noie en s'enfonçant sous les glaces. En 1935, Albéric Longchamp, 5 ans, se noie, comme son frère Jean-Charles, près du moulin Longchamp. En 1936, il y a réparation du barrage avec un léger exhaussement.

Le 20 août 1942, M. Maurice Royer, ingénieur civil, prépare les plans d'élévation et de coupe du barrage. Le 22 juillet 1943, M. Joseph Longchamp vend à son fils Rosario. En 1943 également, il y a la construction de la meunerie actuelle (partie centrale et un entrepôt). En 1958, on démolit l'ancien moulin et on construit un deuxième entrepôt de la meunerie à partir du bois récupéré. En 1964, on fait le remplissage de l'entrée,

à partir du matériel excavé suite à l'installation de l'aqueduc au village. Auparavant, chaque fois qu'il y avait crue des eaux, la meunerie et les habitations étaient entourées d'eau et isolées. À l'été 1968, on répare la partie du barrage qui avait été emportée par la crue des eaux du printemps. Le 9 août 1976, M. Rosario Longchamp vend à Meunerie Longchamp (MM. André et Denis Longchamp, ses fils). En 1990, on répare une partie du barrage. Au printemps 2002, c'est la fin des opérations de la Meunerie Longchamp. Cinq générations de meuniers Longchamp, de père en fils, avaient opéré la meunerie durant 138 années.

Le 22 mai 2003, il y a vente par Meunerie Longchamp à M. Denis Vien et M^{me} Ginette Bécharde. M. Vien a en tête plusieurs projets pour redonner vie à ces espaces qui ont marqué le quotidien de nos ancêtres.

Le moulin Dowans

Sur le ruisseau des Dames, situé au bas du village, se trouvait en 1852 le moulin Dowans. C'est sur ce même site que Bigot avait fait emprisonner les femmes et filles de Saint-Henri à l'été 1759 (voir la section sur le trésor de Bigot).

Le moulin Germain Beaudoin

Sur le bras 21 de la rivière à la Scie, à son embouchure avant de se jeter dans la rivière Etchemin, se trouvait entre 1758 et 1920 environ le moulin Beaudoin, moulin à scie qui prépara le bois pour plusieurs maisons du village, dont la Maison Couët. La rivière à la Scie est célèbre dans l'histoire, car sur ses berges, dès le début de la colonie, on vint chercher du bois pour élever les premiers édifices du Couvent des Ursulines de Québec.

À son embouchure, au confluent de la rivière Etchemin, sur les terrains de la Maison Couët, campaient régulièrement, durant l'été, des familles amérindiennes de la tribu des Etchemins. Plusieurs paniers d'osier sont encore conservés à la Maison Couët, faisant foi de cette époque.

Le moulin François-Xavier Beaudoin

En 1827, F.-Xavier Beaudoin avait chaussée et moulin à scie sur la rivière Le Bras.

Le moulin Caldwell

En 1804, le Seigneur Caldwell fit construire un moulin sur la rivière Boyer. Ce moulin fut longtemps la propriété de M. Roland Caron de Saint-Henri

Référence

LEMAY, J.-Armand et MERCIER, Robert, 1979, *Esquisse de Saint-Henri*, 571 p.

Louis Jobin, statuaire

Au cœur de Saint-Henri

L'église d'aujourd'hui est la troisième de Saint-Henri. La première se situait dans le secteur des Îles (1749 et 1781) et la deuxième, sur le stationnement de l'actuelle pharmacie (1780-1880). La première finit par tomber en ruine au début des années 1760 et la deuxième fut démolie en 1882.

Les plans de l'église actuelle furent tracés par l'architecte Zéphirin Perreault et l'abbé J. Benjamin Grenier, curé de l'époque. La première pierre angulaire fut bénite le 22 août 1869 et l'église fut inaugurée par Mgr Taschereau le 8 juin 1879. Le coût total des travaux de construction de l'église s'éleva alors à 88 400 \$. Ses dimensions sont de 180 X 65 pieds. Elle compte 264 bancs de quatre places et le clocher s'élève à 190 pieds. Il y a trois cloches dans le clocher. La plus grosse porte l'inscription « Archevêque de Québec, 1885 »; elle pèse 952 kilos. Sur la moyenne on y lit « Paroisse de Saint-Henri de Lauzon »; elle pèse 711,9 kilos, et il est inscrit sur la petite « Rév. M. Ferdinand Laliberté curé, 1885 », et elle pèse 539,3 kilos. Elles furent bénites le 29 juillet 1885 et avaient été coulées à la fonderie de MM. E. Sainbank, de Londres. Elles ont été importées par bateau à bord du M. N.S. Hardy.

L'église fut restaurée à neuf en 1922 sous le ministère de l'abbé Gouin. C'est en 1938 que le curé, l'abbé E. Alexandre Roy, fit installer les orgues Casavant, restaurer la sacristie et installer le système électrique moderne. Plusieurs pièces de mobilier furent transférées, lors de la démolition de la deuxième église à celle-ci. Entre autres, le chandelier pascal sculpté par Louis Quévillon en 1804 et restauré en 1820. Aussi, les deux bénitiers que nous retrouvons devant la porte centrale, sculptés en 1828.

Dans sa nef néo-gothique, plusieurs sculptures magistrales ornent les murs. Elles furent réalisées entre 1878 et 1884 par l'un des statuaires les plus prolifiques de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e. Les soixante ans de carrière de Louis Jobin (1845†1928) lui permirent de réaliser près d'un millier d'œuvres, disséminées sur tout le nord-est du continent américain. Son nom n'est pas connu comme il le mériterait parce qu'il ne signait à peu près jamais son travail.

Jobin, Louis (baptisé **Louis-Jean-Baptiste**), sculpteur, statuaire, doreur, artiste et inventeur, né le 26 octobre 1845 à Saint-Raymond-de-Portneuf, fils de Jean-Baptiste Jobin, cultivateur, et de Luce Dion. Vers 1869, il épousa Marie-Flore Massicotte et ils adoptèrent une fille prénommée Éva, décédée le 11

mars 1928 à Sainte-Anne-de-Beaupré. Vers l'âge de 14-15 ans, il commence à travailler chez un oncle, sculpteur sur bois domicilié à Québec et œuvrant dans la construction navale. Compte tenu du déclin de la sculpture navale – survenu avec l'apparition des bâtiments à vapeur et des navires en métal – et d'une vive concurrence dans la statuaire religieuse, Jobin a finalement bien du mal à vivre de son métier à Montréal. À l'automne de 1875, il ferme son atelier et s'installe à Québec.

À son arrivée dans la capitale, Jobin s'associe à Charles Marcotte ; les « marchands sculpteurs » forment société pendant un an. Après avoir occupé diverses adresses dans le quartier Saint-Jean, Jobin s'installe définitivement en 1878 au coin des rues Burton et de Claire-Fontaine, où il se fait construire une résidence. L'incendie du 8 juin 1881 dans ce faubourg détruit son atelier. Il en ouvre un autre l'année suivante au même endroit ; de plus, pendant un an, il tient un magasin pour la vente de ses statues, rue Saint-Jean. Jobin travaille régulièrement à l'extérieur, ce qui attire tant les passants que les journalistes.



Jobin dans son atelier avec la sculpture de sainte Anne tenant Marie

Deux de ces statues sont particulièrement en lien avec la paroisse, celles de saint Henri II et de son épouse, sainte Cunégonde.

Henri II (973†1024)

On le fête le 15 juillet. Il appartenait à la famille impériale des Othons d'Allemagne qui joua un grand rôle au moyen âge. Il était le fils du duc de Bavière et, en raison de la mort prématurée de son père Otton III, il fut couronné empereur germanique. Comme tel, il régna sur l'Allemagne, l'Autriche, la Suisse, les Pays-Bas et l'Italie du Nord. Il épousa Cunégonde de Luxembourg que nous fêtons le 3 mars.

L'une de ses deux préoccupations majeures fut l'unité du Saint-Empire romain germanique pour laquelle il dut beaucoup guerroyer. L'autre fut de réformer les habitudes de la Papauté avec l'aide du roi de France, Robert le Pieux en un siècle qui vit quatorze papes sur vingt-huit être élus sous la seule influence des reines et des femmes. Touché d'une grâce spéciale de Dieu, il fit, jeune encore, un acte de hardiesse que lui eût dissuadé la prudence humaine, en promettant à Dieu de ne s'attacher qu'à lui et en lui vouant la continence perpétuelle.

Cunégonde de Luxembourg (975†1040)

Elle fut élevée par ses nobles parents dans les sentiments d'une tendre piété. Mariée à Henri II, elle avait résolu avec Henri, avant la célébration du mariage, de vivre dans une continence parfaite. Les deux époux tinrent leur promesse et n'eurent pour but de leur union que de se porter mutuellement à la perfection. Cunégonde se montra la mère des pauvres et, comme elle s'était interdit les amusements de la cour, elle trouvait de quoi soulager les malheureux, ériger des évêchés, fonder des monastères et orner les églises.

Dieu permit, pour éprouver sa patience, qu'elle fût indignement calomniée et que la calomnie, partie de haut, pénétrât jusque dans le peuple qui n'avait qu'une voix pour flétrir la prétendue hypocrisie de la reine. Henri, connaissant la vertu de son épouse, repoussa d'abord ces rapports avec indignation. Mais la perfidie des ennemis de Cunégonde finit par le convaincre, et il en vint à mépriser sa sainte épouse et à ne plus lui parler. Un jour, la reine eut le courage de l'aborder et de protester de sa parfaite innocence; elle fut même la première à proposer de s'en remettre au *jugement de Dieu*, comme on le tolérait encore à cette époque demi-barbare: «*Faites chauffer à blanc, lui dit-elle, douze socs de charrue; pieds nus, je marcherai sur ces fers ardents, me confiant en la bonté de mon Dieu, qui connaît le fond de mon cœur.*»

Le jour venu, les douze socs, chauffés à blanc, furent placés dans la basilique, au milieu d'une foule nombreuse accourue pour être témoin de cet étrange spectacle. La reine allait s'avancer sur ce pavé brûlant, quand Henri lui dit: «*Je crois à votre innocence; je vous en prie, ne persistez pas dans votre projet.*» Mais Cunégonde voulait la preuve complète: «*Plus ce feu est terrible, plus mon innocence éclatera*», dit-elle. Levant donc les yeux au Ciel, elle s'avança pieds nus sur les fers rouges, en disant: «*Seigneur mon Dieu, protégez votre humble servante!*» Quand elle fut arrivée au douzième, elle y resta debout comme sur un trône d'honneur.

La multitude, frémissante, se précipitait pour vénérer la sainte et courageuse reine et, de son côté, Henri

se jeta aux pieds de Cunégonde en la suppliant de lui conserver son amour et en jurant de travailler à réparer son erreur jusqu'au dernier jour de sa vie. Après la mort de son royal mari, elle entra dans un couvent où elle prit le voile et vécut dans la plus parfaite humilité. Henri fut canonisé par Eugène II et Cunégonde fut canonisée le 29 mars 1200 par une bulle du Pape Innocent III.

43 statues de Louis Jobin à l'église de Saint-Henri

À l'extérieur de l'église, en façade, 7 statues de Jobin : saint Henri en haut au centre, saint Luc avec l'enfant, saint Jean avec l'aigle, saint Mathieu avec le bœuf, saint Pierre avec les clés, saint Paul avec le glaive et saint Marc avec le lion. Dans la nef, à gauche, 7 statues : saint Pierre avec les clés, saint Mathieu avec le bœuf, saint Luc avec l'enfant, un saint à longue barbe ressemblant à Jésus, l'évêque saint Alphonse de Liguori avec sa crosse, un saint André à grande barbe avec sa croix et un livre, et saint Simon avec un coutelas.

Dans la nef, à droite, 7 statues : saint Marc avec le lion, saint Jean avec l'aigle, saint Paul avec le glaive, saint Joachim avec un panier de colombes, saint Athanase évêque avec crosse et mitre, un saint Roch à grande barbe portant un livre et s'appuyant sur un bâton, saint Ignace, fondateur des Jésuites portant une chasuble et l'évangile (inscription : *Ad Majorem Dei gloriam*).

Dans le chœur, sur l'autel, saint Henri. Près de l'autel, 14 statues de Jobin : à gauche, sainte Cunégonde épouse du roi Henri, saint Stanislas-de-Kostka, sainte Thérèse-d'Avila avec bible, saint Jean-Baptiste avec oriflamme, un agneau à ses pieds, sainte Marguerite-Marie portant un ostensor et saint Sébastien, bras levé, avec flèches. Au centre, à gauche, le Christ de la Flagellation; à droite, sainte Germaine avec un livre et une colombe, saint Vincent-Ferrier avec livre et main levée, Le Bon Pasteur, Jésus, une sainte portant un bâton, saint Vincent-de-Paul portant un enfant et sainte Marguerite avec une plume. Au centre à droite, Mater Dolorosa, Sainte Vierge.

De chaque côté du chœur (sur les colonnes), 8 statues de Jobin (**en gras**). Face au chœur, à droite : **saint Stanislas-de-Kostka avec une croix, sainte Elizabeth-de-Hongrie portant des pains**; sainte Anne portant Marie; à gauche : **sainte Cécile avec une flûte de pan**; une **Immaculée Conception les mains jointes**; Sacré-Cœur. Dans le chœur, face aux bancs : à droite, **saint François-Xavier, jésuite**; un saint avec costume court aux genoux et canne en T, **Marie portant Jésus**; à gauche, un Ange adorateur; **Ange adorateur les mains jointes**; et **saint Louis de-Gonzague**.

Un trésor muséal... au cœur de Saint-Henri

L'église actuelle de Saint-Henri fut inaugurée par Mgr Taschereau le 8 juin 1879. Dans sa nef néo-gothique, plusieurs tableaux religieux français datant des XVII^e et XVIII^e siècles ornent les murs. Ces oeuvres ont été sauvées de la Révolution française par l'abbé Philippe-Jean-Louis Desjardins (1753†1833) qui les acheta, dès mai 1803, et les expédia à Québec à son frère Louis Joseph Desjardins (1766†1848), alors chanoine des Ursulines. Il acheta ainsi cent quatre-vingt tableaux. Les oeuvres roulées sur des tuyaux de poêle puis mises dans des coffres quittèrent la France en direction de l'Angleterre. De là, elles prirent la mer à bord de l'Eurydice, convoyées par le ministre plénipotentiaire de France, monsieur Hyde de Neuville, et aboutirent à New York le 15 juin 1816 après deux mois de traversée. C'est en charrette que les toiles (120 tableaux) aboutirent finalement à Québec en mars 1817 après un dangereux périple. Un deuxième envoi, plus modeste, permit l'arrivée, au début septembre 1820, de 60 tableaux que transporta l'évêque de Québec, Mgr Plessis, lors de son retour de France. L'ensemble comprend des toiles françaises, flamandes et italiennes des 17^e et 18^e siècles. Ces oeuvres ont été rachetées par une trentaine de fabriques du Bas-Canada, de même que par l'archevêché, les Ursulines et les Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Québec. Plusieurs ont été perdues, brûlées, vendues dans des marchés aux puces ou des ventes de garage.

Il n'est pas rare que des touristes, alléchés par la perspective d'admirer de belles peintures, s'arrêtent à l'église de Saint-Henri. Ils n'ont pas tort; dans la nef néo-gothique de notre église, il y a de très belles toiles; il y a même un chef-d'œuvre. L'étude de ces peintures est pleine d'embûches... D'une part, l'abbé Desjardins cadet ne les a pas toutes inventoriées, ou ne les a décrites que d'une façon énigmatique. D'autre part, à Saint-Henri comme ailleurs, des peintres ont exercé leur talent (!) de restaurateurs et des amateurs n'ont pas craint de faire certaines attributions trop fantaisistes. Il n'en faut pas davantage pour rendre très ardue une besogne qui offre déjà tant de difficultés.

Procédons avec prudence!

En mars 1817, l'abbé Desjardins cadet expose dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu de Québec la collection de peintures de son frère aîné. Au début, l'affaire marche à merveille; les acquéreurs sont nombreux, ils délient volontiers les cordons de

leur bourse. De fait, le premier engouement passé, il reste à l'abbé Desjardins une quarantaine de toiles à vendre et non les moins belles. Pour les curés retardataires, il y a encore de jolies pièces à acquérir. Le curé de Saint-Henri, l'abbé Joseph Lacasse, est de ceux-là. Ce n'est qu'en 1819 et 1820 qu'il se décide à faire son choix, sans que, d'ailleurs, les marguilliers interviennent dans l'acquisition des peintures. Dans les comptes de la Fabrique, on peut lire ces mentions: ; ; ; *en tout 285 louis*. Quelques années plus tard, entre 1841 et 1848, l'abbé Desjardins cadet inventorie, avec plus ou moins d'exactitude, les toiles qu'il a vendues à l'abbé Lacasse:

- 3. Adoration des mages, RESTOUT, à Saint-Henri, 6 pds 7 pcs par 4 pds 6 pcs
- 5. Mater Dolorosa, VIGNON, à Saint-Henri, 4 pds 6 pcs par 4 pds 5 pcs
- 12. Oeuvres de charité, MARATTE, Saint-Henri, 6 pds 9 pcs par 4 pds 5 pcs
- 24. Charité, Simon VOUET, Saint-Henri, 5 pds 6 pcs par 4 pds
- 34. La Vierge et Saint Antoine, VIGNON, Saint-Henri, 4 pds 9 pcs par 3 pds 10 pcs [*L'Action Sociale* (Québec), 21 octobre 1909 et *Bulletin des recherches historiques*. vol. XXXII (1926), p. 93 et suiv.]

Cet extrait d'inventaire est peu satisfaisant: toutes les dimensions qui y sont inscrites sont fausses, deux des attributions sont erronées, les titres des numéros 12 et 24 sont impropres et, de plus, il y manque trois peintures. Quatre des œuvres acquises provenaient de l'envoi de 1820. Tel qu'il est, cet extrait peut servir de base à la recherche de la vérité et, s'il avait été connu avant 1909, il eût éclairé les amateurs qui ont voulu percer le mystère des peintures de Saint-Henri. Ainsi, feu Joseph. Ed. Roy eut évité d'attribuer à Hulin la *Charité de Simon Vouet* [*Histoire de la seigneurie de Lauzon*, Lévis T. II (1898), p. 205 et suiv.] Mais il y a plus. M. J.- Purves Carter, hélas! est venu à Saint-Henri en 1903 et, selon son habitude, il a procédé à des attributions invraisemblables.

Allégorie chrétienne (Œuvres de charité)

Cette huile sur toile de 2,00 X 1,68 m faisait partie de l'envoi de 1816-1817 et portait le numéro 24 de l'inventaire Desjardins. Elle fut achetée par la fabrique de Saint-Henri après 1820. Selon Gérard Morisset, ce tableau portait le nom d'œuvres



Allégorie chrétienne

de charité et aurait été peint par Carlo Maratta (1625-1713). Plus récemment on attribuait l'œuvre à Simon Vouet (1614-1675). Que faut-il entendre par le titre énigmatique - Œuvres de charité, Maratte [Carlo Maratta] - que l'abbé Desjardins donne au numéro 12 de son inventaire? Préciser

serait périlleux, car cette peinture, selon Morisset, qui ornait autrefois l'autel du Sacré-Cœur et s'est retrouvée ensuite dans le corridor de la sacristie, a été repeinte, elle aussi, et fortement altérée.

On y voit, à gauche, une femme vêtue d'une tunique blanche et d'un manteau orangé, la tête couverte d'un voile jaunâtre; elle porte une croix de la main droite et, de la gauche, retient une urne de terre rouge d'où coule un mince filet d'eau. À droite un angelot tient un livre ouvert; en haut, un autre petit ange aux ailes bleues pâles tient dans sa main droite un cœur rouge. Cette composition était, paraît-il, un sujet profane. La jolie femme debout à gauche avait le bras nu et une partie de la poitrine *honestement découverte*, comme eut dit saint Charles Garnier. Sur les pages du livre que tient l'angelot, il y avait une inscription, et au fond, un paysage montagneux servait de cadre à ce sujet incompréhensible. Le restaurateur, savant homme, a changé tout cela : il a habillé la dame, entièrement repeint le fond, abîmé tout à fait les angelots et changé l'inscription du livre ouvert; on y lit aujourd'hui: NOUVELLE / ALLIANCE / de / J. C. - SAINT / SACRÉ CŒUR / de / J. C. /! L'œuvre a été restaurée par Patrick Legris.

Saint François de Paule ressuscitant l'enfant de sa sœur

Il s'agit d'une oeuvre (huile sur toile) datant de 1648, de Simon Vouet (1590-1649), de 3,35 X 1,87 m. Vers 1640, les Minimes de la Place royale à Paris commandent à Simon Vouet, l'artiste le plus en vogue de son temps, la décoration de la chapelle Saint-François-de-Paule, attenante à leur église. Le Père de l'École française - ainsi a-t-on longtemps surnommé Simon Vouet - compose un saint François de Paule ressuscitant l'enfant de sa sœur, sujet unique dans l'hagiographie du fondateur des Minimes. À l'origine l'œuvre mesurait 2,65 X 1,40 m.

L'œuvre de Vouet est d'une grande simplicité. Au centre de la composition, l'ermite, vêtu de la bure brune des Minimes, s'appuie sur un bâton et

lève la main sur le cadavre de l'enfant de sa sœur. Celle-ci, agenouillée à droite, est une robuste jeune femme, l'épaule ronde, le profil classique, magnifiquement drapée dans une tunique jaune rehaussée d'une écharpe d'un bleu sombre tirant sur le vert. Tout en haut, deux angelots joufflus voltigent gracieusement de chaque côté de la devise des Minimes, CHARITAS. La scène se passe près d'un autel votif surmonté d'un tableau et orné de deux colonnes torsées. Le coloris est harmonieux, discret, subtil; il est fait, dirait-on, des reflets du crépuscule. On comprend que les critiques se soient extasiés devant une œuvre si simple et si savante. Chose étonnante, il n'en existe pas de copie en France.

En 1790, les Minimes sont atteints par la suppression des ordres monastiques et contraints de se disperser. Aussitôt, les fonctionnaires de l'Assemblée législative dressent l'inventaire des œuvres d'art qui se trouvent dans le vaste couvent de la Place royale. On retrouve l'œuvre de Simon Vouet au Muséum central des Arts dès 1793. En 1797, elle fut restaurée. Le Muséum central est bientôt encombré par les prises de guerre des armées de la Convention (tableaux expédiés pendant la campagne de Belgique, 1793-1794) et du Directoire (peintures choisies par les



Saint François de Paule ressuscitant l'enfant de sa sœur. Ph. Yvan Gravel

commissaires de Bonaparte lors de la campagne d'Italie, 1796-1798), en sorte que les œuvres de l'École française, moins prisées par les officiers ministériels ou jugées en trop grand nombre, sont reléguées au musée des monuments français. Là, en 1797, Alexandre Lenoir inventorie la peinture de Vouet non sans proposer au commissaire du Muséum central de reprendre la toile pour l'exposer, à cause de son exceptionnelle valeur. Le commissaire refuse et le saint François de Paule reste au dépôt des Petits-Augustins, jusqu'au 20 décembre 1819, jour où il est acquis ainsi que d'autres œuvres par Achille Le Tonnelier, baron de Breteuil.

On la retrouve en juin 1820 parmi la cargaison des 60 tableaux en direction de Québec. On sait la suite: la vente de la collection Desjardins à Québec de 1817 à 1821, l'achat du saint François de Paule par le curé de Saint-Henri et l'item de l'Inventaire Desjardins : C'est le saint François de Paule que l'abbé Desjardins désigne sous le titre Charité, sans doute à cause de la devise des Minimes - CHARITAS - inscrite à la partie supérieure de la composition.

La peinture de Vouet est à peine suspendue dans l'église de Saint-Henri qu'un jeune peintre canadien, Joseph Légaré, se plante devant son chevalet pour en faire deux copies; elles ont été acquises par les églises de Saint-Augustin-de-Desmaures (la toile porte la date de 1821 et a été acquise en 1836; elle est aujourd'hui conservée par le Musée des beaux-arts du Canada) et par l'église de L'Ancienne-Lorette. Celle-ci est actuellement conservée au Musée du Québec. Un peu plus tard, en 1875, un artiste anonyme en fait une copie pour l'église reconstruite de Saint-Michel-de-la-Durantaye. Neuf copies faites au Québec sont connues de l'œuvre de Vouet.

Qu'on ne croit pas cependant que le chef-d'œuvre de Simon Vouet nous soit parvenu dans l'état même où il se trouvait chez les Minimes. Ce serait méconnaître injustement l'existence et les bons offices des restaurateurs. Dès 1820, un peintre - peut-être Joseph Légaré - rafraîchit la peinture. En 1878, s'élève à Saint-Henri une église néo-gothique; on encadre donc les tableaux dans des bordures ogivales, c'est-à-dire en arc pointu, et on allonge les toiles. Pour le saint François de Paule, une difficulté surgit: la toile est plus petite que les autres. Et alors, on lui ajoute au bas une bande de toile de neuf pouces et, à gauche, une lisière de seize pouces de largeur. Elle est restaurée en 1922, puis en 1992 par Colette Naud du Centre de Conservation du Québec. C'est en 1986 qu'elle fut classée bien culturel.

Mater Dolorosa

Dans cette huile sur toile de Claude Vignon (1593-1670), 1,70 X 1,57 m, on y voit la Vierge au pied de la croix; elle est vêtue de bleu et de vermillon; elle a les yeux levés, le cœur percé d'un glaive et les mains jointes sur les genoux. Elle est entourée de quatre anges: à gauche, l'un porte l'éponge, l'autre la couronne d'épines; à droite, un ange tient le fouet et les clous, un autre la colonne de la flagellation. Elle



Mater Dolorosa. Ph. Yvan Gravel

était de l'envoi de 1817.

L'apparition de la Vierge et l'enfant Jésus à saint François d'Assise et saint Antoine de Padoue

Aussi appelée *Vision de saint Antoine*, cette huile sur toile de 1663, par Daniel Hallé (1614-1675), mesure 3,35 x 1,89 m. Elle est assez bien conservée et date de plus de 300 ans. Les couleurs sont fraîches, le modèle est lisse, le coloris charmant. La toile a été agrandie de deux pieds en haut et de neuf pouces à gauche, en sorte que les parties ajoutées, moins lourdes que celles du saint François de Paule, font contraste avec les parties originales. À l'origine, elle mesurait 2,82 X 1,69 m. L'œuvre est signée en bas au centre et datée à droite sur une pierre.

Saint Antoine est en oraison lorsque la Vierge lui apparaît soudain. Elle lui sourit divinement et le saint en est ravi. Mais ce qui le ravit davantage est l'Enfant Jésus qui se penche vers lui, lui parle familièrement et quitte un moment les genoux maternels pour venir



Apparition de la Vierge.
Ph. Yvan Gravel

poser ses petits pieds sur le livre de prières du franciscain. Et celui-ci entend une musique délicieuse qui vient du ciel. En haut de la toile, il y a en effet des anges-musiciens qui jouent de la viole; il y a aussi un petit ange vêtu de jaune qui couronne la Vierge. À ce tableau d'ordonnance



L'adoration des mages. Ph. Yvan Gravel

classique, l'artiste a ajouté quelques détails de son cru: à droite, saint François d'Assise, agenouillé et la tête levée, est témoin de la vision de saint Antoine; au loin, un moine assis, ébloui par l'apparition, se couvre les yeux de ses mains.

Lorsque ce tableau arriva à Québec dans l'hiver de 1817, il était si encrassé que l'abbé Desjardins ne peut en découvrir la signature et l'attribua à Vignon. Après restauration, apparurent une date, 1663 et à gauche la signature de l'un des Hallé. Mais, par suite d'une mauvaise lecture, on assigna le tableau à Guy de Hallé, nom qui ne se trouve point dans les dictionnaires d'art les moins incomplets; il fallait lire: D. Hallé j. fecit. Daniel Hallé, chef de la dynastie des peintres de ce nom, est né à Rouen vers 1620; il passa les premières années de sa vie dans la capitale normande. Vers 1650, il est à Paris et, l'année suivante, il y fait baptiser son fils aîné, Claude-Guy, peintre comme son père. Daniel Hallé est mort à Paris en 1670. Il fut le meilleur artiste rouennais de son temps.

On a sans doute, lors de sa restauration de 1817, donné une forme rectangulaire à ce tableau « à oreille » en collant des ajouts dans les coins supérieurs. En 1878, on a encore modifié cette peinture en lui donnant le même format cintré que la plupart des autres tableaux de l'église. En décembre 1986, elle était classée bien culturel. En 2001, après 88 heures de restauration, le dégagement des surpeints a montré que les ajouts de 1817 provenaient d'une vieille toile représentant une scène marine et le tableau a ainsi retrouvé sa qualité d'origine. Cette toile est arrivée au Québec en 1820 et fut acquise par Saint-Henri la même année.

L'Adoration des mages

Il s'agit d'une huile sur toile mesurant 3,31 X 2,33 m réalisée par Claude Vignon (1593-1670).

L'abbé Desjardins cadet a inventorié quatre toiles représentant l'Adoration des mages. Il attribuait celle de Saint-Henri à Jean Restout (Rouen, 26 mars 1692 † Paris, 1er janvier 1768). Déjà retouchée vers 1825, probablement par Joseph Légaré, l'Adoration des mages était encore en 1898 en assez bon état, écrit Joseph-Edmond Roy dans *l'Histoire de la seigneurie de Lauzon* [Note 20. Tome II (Lévis, 1898), p. 205 et suiv.]. Le même chroniqueur ajoute: L'incendie n'existe plus, car la toile a été entièrement repeinte en 1920 par Louis Saint-Hilaire de Montréal moyennant le beau denier de cinq cents dollars.

La peinture, il est vrai, tombait en ruine et il eût fallu la transposer avec un soin extrême. Le restaurateur l'a replâtrée avec tant de sans-gêne qu'il ne reste plus de l'œuvre primitive que la tête de l'une des pages. Le dégagement récemment effectué au centre de Conservation du Québec permit de découvrir l'une des plus belles œuvres peintes par Vignon. Elle est arrivée au Québec par l'envoi de 1817. À l'origine elle mesurait 1,40 X 2,26 m. L'examen et l'enlèvement des surpeints ont révélé que ce tableau a été restauré au moins quatre fois. Sans doute d'abord à son arrivée de France vers 1817, puis en 1878 par Édouard-Auguste Noël qui le rentoile et l'agrandit tout comme trois autres tableaux de Saint-Henri afin d'harmoniser le format au nouveau décor néogothique de l'église. D'un format horizontal, l'œuvre passe à un format vertical cintré qui double sa superficie (3,1 x 2,3 m).

Saint Philippe diacre baptisant l'eunuque de la reine Candace

Il s'agit d'une huile sur toile de François-Ferdinand Godefroy (1729-1788), de 3,37 m X 1,89 m. Le diacre Philippe, vêtu d'une houppelande de couleur crème, verse l'eau du baptême sur la tête de l'eunuque noir de Candace, reine d'Éthiopie, tandis que de la main gauche il lui montre le ciel. L'eunuque est à genoux près d'une source d'eau vive; il porte une tunique jaune sous un manteau d'un beau bleu sombre. À droite est un char tiré par un chameau et monté par un Éthiopien tenant un parasol. À gauche, un palmier étend ses rameaux [Voir les Actes des Apôtres, chapitre VIII, versets 26 à 40.]. Joseph Légaré (1795-1855), qui a exécuté trois copies de cette toile en a altéré l'équilibre en l'agrandissant de neuf pouces à gauche [Note 23. L'une de ces copies, datée de 1821, est dans l'église de Saint-Augustin (Portneuf). Cette copie est aujourd'hui la propriété du Musée des Beaux-arts du Canada. Une autre copie, non signée ni datée, était à L'Ancienne-Lorette. Cf. Joseph Légaré, copiste, dans le Canada (Montréal), 25 septembre



Saint Philippe diacre baptisant l'eunuque de la reine Candace.
Ph. Yvan Gravel

1934, p. 2.]. Cette copie est aujourd'hui conservée au Musée du Québec, la troisième se trouvant à l'église de Châteauguay. À l'origine, l'œuvre mesurait 3,31 X 1,64 m. Cette œuvre fut saisie à la paroisse Saint-Eustache de Paris et expédiée en 1820. Classée bien culturel en 1986.

La résurrection du Christ

Il s'agit d'une huile sur toile de Jean-Baptiste Corneille (1649-1695), mesurant 3,35 X 1,88 m (cintré en ogive). Dans la Résurrection, le Christ, à demi nu tenant une oriflamme jaunâtre, s'élève au ciel. En bas, le sépulcre est vide. L'un des gardes romains vêtu d'un pourpoint orangé, tombe à la renverse... avec grande élégance. À droite, un autre garde porte un uniforme rouge et un bouclier sur lequel sont peintes des armoiries. L'œuvre est arrivée au Québec en 1820 en provenance du couvent des chanoinesses augustines du Saint-Sépulcre, dites Les Dames de Bellechasse. Ces peintures, on le sait, ont été attribuées, le saint Philippe à Nicolas Poussin ou à J.F. François Godefroy, la Résurrection à Charles Le Brun ou à J.B. Corneille. Il convient de retenir Corneille pour la Résurrection. Au départ, ces deux toiles semblaient de la même main; d'autre part, elles semblaient dater du XVIII^e siècle, par la beauté des draperies, la souplesse de la touche, la chaleur

du coloris, les empâtements d'une virtuosité tout académique et, surtout, la vulgarité dans les attitudes, marque distinctive des fournisseurs de tableaux religieux sous le règne de Louis XV. Selon Gérard Morisset (1898†1970), une constatation confortait cette hypothèse. Il existe à Saint-Roch de Québec une Résurrection de Michel-Ange Challes [Note 24. Cf. *Le Canada français*, octobre 1934, p. 119.] et un Christ à la Colonne [Note 10. Cf. *Le Canada français*, octobre 1934, p. 119, et janvier 1935, pp. 432 et 433.] (no 84 de la Collection Desjardins). En les comparant à celle de Saint-Henri, on s'aperçoit que les unes et l'autre offrent de remarquables analogies. Le coloris est à peu près le même, d'une chaleur sourde à la Rembrandt, la facture est quasi identique, très habile dans le tableau de Saint-Roch, moins artiste dans celui de Saint-Henri et Saint-Michel; l'ordonnance procéderait du même esprit académique. La Résurrection de Saint-Henri est toutefois de Corneille attendu la présence de deux estampes gravées chez Mariette, frappées aux armes royales, au nom de Jean-Baptiste Corneille.



Résurrection du Christ.
Ph. Yvan Gravel

L'œuvre acquise par Saint-Henri en 1824 aurait été restaurée en 1844, en 1878 par Noël, en 1922 par Saint-Hilaire et en 1993-94 par Colette Naud du Centre de conservation du Québec.

Un merci spécial à M. Laurier Lacroix pour sa thèse et ses commentaires intéressants.

Bibliographie:

LACROIX, Laurier, 1998. Thèse doctorale. *Le fonds de tableaux Desjardins : nature et influence.*

MORISSET, Gérard, 1898-1970. *La peinture en Nouvelle-France, dans Canada français*, vol. 21 (nov. 1933): 209-226

Les envois de tableaux européens de Philippe-Jean-Louis Desjardins à Québec en 1817 et 1820 dans *Annales d'histoire de l'art canadien*, vol. XX, n° 1 et 2, p. 26-41.

LEMAY, J.A. & MERCIER R., 1979. *Esquisse de Saint-Henri de la seigneurie de Lauzon.* p. 157-164.

Les croix de chemin de Saint-Henri

Qu'est-ce qu'une croix de chemin?

Les routes rurales du Québec nous présentent souvent de ces croix de 5 ou 6 mètres de hauteur en bois, en fer forgé ou autre matériau. Certaines se font remarquer grâce à leurs ornements: un cœur, une lance ou autres symboles chrétiens. D'autres, les calvaires, nous rappellent plus directement le dogme central de la religion catholique: Jésus-Christ sauveur par sa souffrance sur la Croix. Telle est la croix de chemin, élément caractéristique du patrimoine canadien-français. On en dénombre plusieurs à Saint-Henri, nous nous attarderons ici à cinq d'entre elles, tout particulièrement.

Les intentions

Qu'elle soit de fer, de bronze ou de bois, la croix porte un secret... Oui, la croix de chemin révèle l'âme d'un peuple croyant. Et l'on plante la croix près de la route pour des raisons presque aussi variées que les croix elles-mêmes.

Les croix commémoratives rappellent au passant le site d'un événement ou d'un édifice. Ainsi la croix à l'entrée du Bout-Noir, par sa composition, nous rappelle la deuxième église de Saint-Henri démolie en 1880. Les croix de fondation donnent à l'installation d'un homme sur sa nouvelle terre un caractère religieux: l'endroit dont il devient propriétaire, il veut le consacrer à Dieu en y plantant la croix, objet sacré. Remarquez la date de 1895 arborée par la croix Laliberté. Cette année-là, Joseph Laliberté marquait son installation sur sa terre.

Les croix de dévotion publique (les traditionnelles croix de rang) se dressent simplement pour les rassemblements de prière, surtout durant le mois de Marie. C'est ainsi que le rang Saint-Félix eut sa croix vers 1923.

Les croix votives témoignent chacune d'un vœu particulier. Le chrétien demande au Ciel une faveur en plantant une croix ou, plus fréquemment, en promettant de l'ériger s'il est exaucé. La croix témoigne alors d'une grâce obtenue... qui n'est pas toujours révélée par le bénéficiaire, par exemple dans le cas de la première croix de Carrier-Jonction en 1918.

De plus, un propriétaire qui remplace une croix vétuste par une nouvelle serait parfois bien embêté de nous dire le pourquoi de la première croix! C'est le cas de la croix à l'intersection de la Petite-Grillade et de la route 277.

Coutumes religieuses

Les Français débarquant au Canada au XVII^e siècle transportèrent ici la coutume de planter la croix en signe d'appartenance religieuse. La croix, accompagnant l'occupation progressive du sol par nos ancêtres, se retrouvera disséminée le long du Saint-Laurent dès le XVIII^e siècle, comme l'attestent maints témoignages écrits et dessins de voyageurs. La croix de chemin est un lieu de prière. Si l'église est éloignée, elle la remplacera un peu, rassemblant autour d'elle les habitants du rang pour les prières publiques. Aussi, le paysan de Saint-Henri se retournait vers la croix de chemin pour la prière de l'Angélus chaque midi. Conformément à la coutume catholique, on y fait la prière du soir et les neuvaines: neuf jours de suite, l'agriculteur demande au ciel la protection contre les fléaux (sécheresse, épidémies de sauterelles...). Mais surtout, le mois de Marie gravera son image dans les cœurs: tous les beaux soirs du mois de mai, consacré à la Vierge Marie, les habitants se rencontrent à la croix pour chanter des cantiques et réciter le chapelet. C'est l'occasion d'entourer la croix de fleurs. Ces rassemblements se faisaient aussi en octobre pour le Rosaire. Il semble que ces réunions de prières autour de la croix soient aussi des occasions pour les jeunes de la paroisse de se rencontrer et même de se fréquenter: bien des futurs mariages se seraient préparés autour de la croix de chemin. La tradition veut qu'une fois plantée, on la fasse bénir par le curé de la paroisse. Lorsqu'on passe devant elle, on fait le signe de la croix ou bien on baisse la tête en signe de respect. Et quand la rigueur du climat la fait tomber, on la remplace par une autre. Au moins deux des croix de chemin de Saint-Henri en témoignent. Quatre modèles de croix: lors de vos randonnées à Saint-Henri, vous n'aurez pas de peine à distinguer ces 4 types.

La croix simple se contente d'un poteau et d'une traverse. On l'enjolive parfois à l'axe des deux poutres. Celle de Carrier-Jonction en est un bel exemple. On la retrouve au coin du rang Saint-Jean-Baptiste et de la route du Président Kennedy. *La croix dite décorée* ou *ornée* honore par divers ornements le souvenir de la vie du Christ. On peut y apercevoir le coq ou diverses niches avec des personnages, en particulier Marie et Jésus. Celle du Bout-Noir au coin du Trait-Carré et de la route Campagna et celle du rang Saint-Patrice, vis-à-vis le 2 300, en sont de beaux exemples. *La croix marquée* soit d'une inscription, tel *INRI*, comme celle au coin de Saint-Félix et du Trait-Carré, ou d'un cœur, comme celle au coin de la Petite-Grillade et de la route Campagna. Les *croix ouvragées* présentent une ornementation géométrique ou fleuronnée. Elles sont habituellement en fer forgé et celles de Saint-Patrice, du Bout-Noir et de Saint-Félix, en ont plusieurs caractéristiques.

Une empreinte religieuse sur le paysage québécois

Au Québec, la religion a eu une forte emprise sur les hommes et leur environnement. Due au départ à une colonisation cléricale, cette tendance s'est poursuivie jusqu'à une période avancée du 20^e siècle. Cette persistance s'explique en partie à cause de la forte identification religieuse de chacune des deux communautés fondatrices au Canada.

La religion, comme la langue, représentait en quelque sorte un bastion de résistance face aux différences inhérentes aux deux mentalités en présence. Les catholiques francophones principalement, en position de faiblesse, ont multiplié les monuments permettant d'affirmer et de légitimer leur croyance face aux protestants anglophones. Leur sentiment d'identification culturelle s'est ainsi cristallisé autour de leurs croyances religieuses et de leur langue, les deux bases de notre société. Allons-nous aujourd'hui conserver ou laisser disparaître notre identité?

Tout le territoire habité paraît ainsi en quelque sorte sacralisé soit par la toponymie, soit par des monuments divers érigés à la gloire du Créateur. Environ la moitié des noms de lieux, de cours

d'eau ou de chaînes de montagnes possèdent un patronyme emprunté à la pléiade de saints chrétiens, martyrs, prophètes ou membres de la Trinité.

Une église dans chaque village, plusieurs paroisses en ville et en campagne, des chapelles repositoires, des niches à statues, des croix au bord des chemins ou dans les cimetières, toutes ces constructions engendrent un tissu sacré presque continu et tout à fait intégré au paysage. Les croix de chemin et les calvaires sont de loin les plus nombreux de ces édifices pieux. On en dénombre entre 2 500 et 3 000 réparties sur le territoire québécois.

Cette pratique d'élever des croix de chemin subsiste jusqu'à nos jours et il arrive encore aujourd'hui que de nouvelles croix soient érigées. Qu'il s'agisse de penser à la Croix de chemin dans la cour de la petite école du rang Jean-Guérin-ouest, érigée par monsieur Lalande et bénie par notre précédent curé, l'abbé Gilles Tanguay en 1998.

Les croix de chemin à Saint-Henri

Une tournée sommaire nous permet de relever la présence de cinq croix anciennes. *La croix du bout-noir* (intersection 277/Trait-Carré) serait la plus ancienne croix de chemin de Saint-Henri. Elle mesure 144 pouces de hauteur (12 pieds) par 78 pouces de largeur (6 pieds et demi) et deux pouces d'épaisseur; elle est peinte en gris. Elle est déposée sur une base de béton de 48 pouces carrés et sortie de terre de 6 pouces. On retrouve sur la base un socle de 24 X 24 X 12 pouces permettant de surélever la croix.



La croix du Bout-Noir

Cette croix a été durant plusieurs années éclairée. Elle aurait été installée vers 1882. Elle fait partie des croix dites ornées, de par la niche qu'on retrouve à sa base contenant une vierge de 20 pouces. Elle appartient aussi au

type ouvragé par le travail de fer forgé qu'on retrouve en son sein. L'ornementation de sa structure proviendrait d'ornements de la deuxième église pris lors de sa démolition et réutilisés pour la réalisation de cette croix. Cette croix fait face au Nord-est. Lors de la réfection de l'intersection de la route 277 avec le Trait-Carré, la croix a été retirée de son socle et entreposée par la municipalité et réinstallée suite aux travaux. Sur les plans du ministère des Transports, cette croix n'existait même pas, elle aurait simplement été détruite, n'eut été de notre demande auprès des intervenants du ministère.

La croix de la petite-grillade (intersection route 277/Petite-Grillade) mesure 146 pouces de hauteur (12 pieds et deux pouces) par 72 pouces de largeur (6 pieds) et quatre pouces d'épaisseur. Elle est déposée sur un socle octogonal à deux étages sur lequel on retrouve une inscription de son histoire. Cette croix a été durant une quinzaine d'années en bois. C'est à l'automne 1895 que Joseph Laliberté érigea une croix de bois sur ce site. Cette première croix fut détruite le 31 mars 1911 lors d'une tempête de neige mouilleuse et de vents forts. C'est en 1952 que son petit-fils François érigea la croix de métal que nous y retrouvons aujourd'hui. Cette croix fut bénie le 18 août 1952. Durant l'hiver 2003, après cinquante et un ans de vie, la croix fut lourdement endommagée par deux véhicules. En 2004, les résidants de la Petite-Grillade se rassem-



La croix de la Petite-Grillade

blèrent pour la réparer, l'améliorer et la replacer sur le même site. C'est une croix de métal blanc, de type *marqué*, de par le cœur rouge qu'on y retrouve en son centre. Elle est orientée vers le Nord-Est et le Sud-Ouest, ayant deux devants. (référence M. François Laliberté).

La croix de Saint-Félix (intersection Trait-Carré/Saint-Félix) est la deuxième plus majestueuse des cinq croix de Saint-Henri. Elle mesure 195



La croix de Saint-Félix

pouces de hauteur (16 pieds et trois pouces) par 96 pouces de largeur (8 pieds) et dix pouces d'épaisseur. Elle est déposée sur un socle à deux marches de 135 pouces de façade par 141 pouces de largeur et ceinturée d'une chaîne supportée par des poteaux

métalliques de 35 pouces de hauteur. Cette croix aurait été construite vers 1923 par les Industries Dumas et fait face à l'ouest. Le corps de la croix en métal est composé d'un agencement de losanges superposés par le sommet et peints en noir. On y retrouve en son centre l'inscription *INRI*. À l'origine, on retrouvait une petite clôture blanche cintrant la croix et son socle.

La croix de carrier-jonction (intersection Saint-Jean Baptiste/Président-Kennedy) est une croix de type *simple* en bois recouverte d'une feuille métallique peinte en blanc. Elle mesure 153 pouces de hauteur (12 pieds et neuf pouces) par 72 pouces de largeur (6 pieds) et six pouces d'épaisseur. Elle est déposée sur un socle en béton de 92 pouces de façade par 84 pouces de largeur et 33 pouces d'épaisseur hors sol. Cette croix, située au 2 239 Président-Kennedy, aurait été



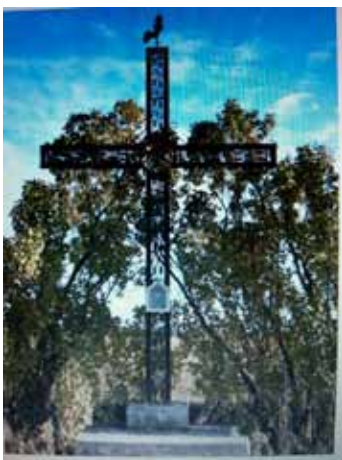
La croix de Carrier-Jonction en 2013

construite vers 1918 en remerciement d'une guérison non divulguée.

Cette croix a été durant plusieurs années illuminée d'un cordon lumineux la ceinturant. On aperçoit encore les attaches du fil électrique sur tout son pourtour extérieur. Sur le

devant, une tige servant à visser laisse croire qu'il y avait antérieurement une niche à sa base. Cette croix fait face à l'ouest. Sise juste à côté de l'école de rang, elle permettait aux élèves de faire la prière tous les jours. Lors de la réfection à 4 voies de la route du Président-Kennedy, le propriétaire en a profité pour restaurer entièrement la croix et l'illuminer à nouveau.

La croix de Saint-Patrice (rang Saint-Patrice, en face du 2 300, Ferme René Dumont) est la plus majestueuse des cinq croix de Saint-Henri. Elle mesure 204 pouces de hauteur (17 pieds) par 144 pouces de largeur (12 pieds) et treize pouces et quart d'épaisseur, trois pouces de profondeur. Elle est déposée sur un socle en béton de 78 pouces de façade par 72 pouces de largeur et 22 pouces d'épaisseur hors sol. Elle a deux marches en façade et est surmontée d'un petit socle de 31 pouces par 31 pouces par 12 pouces. La croix du rang Saint-Patrice a été érigée par la famille Dumont vers les années 1955. C'est Alfred Dumont qui en fit l'installation. Par la suite, ses trois fils, Léodore, Willie et Rolland et aujourd'hui, son petit-fils René Dumont, se sont occupés successivement de l'entretien de la croix. Le coq que nous voyons au sommet de la croix est le deuxième, le premier ayant été dérobé, il y a plusieurs années par une personne voulant un petit morceau du patrimoine de notre campagne henricoise... C'est Léodore, à l'époque de sa compagnie SAF (Service d'amélioration des Fermes), qui fit refaire le coq (référence, M. René Dumont). Le coq est le symbole universel de la lumière naissante puisqu'il annonce, par son chant matinal, le lever prochain du soleil. Dès la



La croix du rang Saint-Patrice

plus haute antiquité, on a tenu le coq en grande estime pour son intelligence et son courage. Grecs et Romains, conquis par sa vigilance et son ardeur, l'adoptèrent comme oiseau protecteur. Le coq devint le symbole chrétien de la vigilance et de la prière et surtout le

symbole de la résurrection du Christ et de celle de tous les chrétiens. Symbole religieux, le coq est aussi un symbole national. S'il indique l'adhérence à la foi chrétienne, il signifie aussi l'appartenance à la nation française. C'est le coq gaulois que l'on érige sur le clocher de nos églises, sur la cime des croix de chemin, sur le faîte des granges et sur le toit des maisons privées. On remarque aussi sur la croix une petite niche abritant une Sainte-Vierge de 12 pouces de haut, portant l'enfant Jésus dans ses bras. Observez le travail du forgeron pour le dessin à l'intérieur du corps de la croix. À l'arrière du socle, on retrouve, entreposée pour l'hiver, une petite clôture servant à délimiter l'espace réservé à la croix.

Merci à MM. Denis Béchar, René Dumont et l'abbé Robert Mercier pour les informations transmises.

Bibliographie:

BÉLAND, Mario, *Calvaire du cimetière Notre-Dame-de-Portneuf, Les chemins de la mémoire*, t. I, Québec, Les Publications du Québec, 1990, p. 312.

CARPENTIER, Paul, *Les croix de chemin : Au-delà du signe*, Ottawa, Musée national de l'homme, 1981, 484 p.

GREENOUGH, William Parker, *Canadian Folk-Life and Folk Lore*, New York, Georges H. Richmond, 1987, 199 p.

PORTER, John R, et DÉSY, Léopold, *Calvaires et croix de chemin du Québec*, Montréal, Hurtubise HMH, 1973, 145 p.

SIMARD, Jean, *Corpus des croix de chemin du Québec*, Rapport général d'inventaire, Québec, ministère des Affaires culturelles, 1981, 89 p.

SIMARD, Jean, *L'art religieux des routes du Québec*, Québec, Les Publications du Québec, 1995, 56 p.

SIMARD, Jean et Milot, Jocelyne, *Les croix de chemin du Québec, Inventaire sélectif et trésor*, Québec, Les Publications du Québec (coll. « Patrimoines-Dossiers »), 1994, 510 p.

Beudoin Roy Lavallée

Comptables agréés

CA Comptables agréés du Québec

Serge Lavallée, C.A.

Tél.: 418 883-4747

Téloc. 418 883-3722

SAINTE-CLAIRE: 76, boul. Bégin, Sainte-Claire, Québec G0R 2V0

QUÉBEC: 1000 route de l'Eglise, 6^e étage, bureau 695, Québec (Québec) G1V 3V9



O'Farrell



Lapierre



JOHN O'FARRELL et LUCIE LAPIERRE grands-parents

« Nous croyons à l'importance du patrimoine et de l'histoire de Bellechasse pour les générations actuelles et futures et nous encourageons les actions entreprises pour leur mise en valeur. Notre caisse aussi. »

Caisse Desjardins des
Monts et Vallées de Bellechasse

Caisse Desjardins du
Coeur de Bellechasse

Caisse Desjardins
des Seigneuries de Bellechasse



Desjardins
Caisses de Bellechasse